

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publié et imprimé par Poirier Bossette & Cie, 616 Rue Craig

Vol. XV

{ PAR AN }
\$2.60

MONTRÉAL, 22 JUIN 1893.

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 11

SOLDATS ET BANDITS

ONZIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"



Il poussa un grand cri sourd et tomba... (Page 249.)

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & Cie,

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTRÉAL, 22 JUIN 1893.

SOLDATS ET BANDITS

ONZIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"

I

LA VENGEANCE

La nourrice était retournée à Bourg-la-Reine où elle devait attendre les ordres ou les instructions qui lui seraient donnés par Mme de Mégrigny.

Elle ne tarda pas à recevoir une lettre de sa maîtresse qui lui disait :

" J'ai retrouvé notre chère petite, et comme elle est trop jeune encore pour être séparée de vous, j'ai décidé que pendant un an encore vous continueriez à lui donner vos bons soins.

" Vous allez quitter Bourg-la-Reine ; préparez aujourd'hui même tout ce que vous avez à emporter. Demain, dans la matinée, une religieuse viendra vous prendre avec une voiture et vous conduira auprès de ma fille. "

Ce fut avec une joie facile à comprendre que la nourrice se mit en devoir de faire ses paquets. Elle allait revoir sa chère mignonne, et ce qui était un autre bonheur pour elle, Mme de Mégrigny lui donnait l'assurance qu'elle resterait encore un an avec sa chère petite Henriette.

Blanche n'avait pas revu Henri ; elle s'était abstenue de le rencontrer. C'était une nouvelle ligne de conduite que la jeune femme s'était tracée et qu'elle devait suivre jusqu'à nouvel ordre, suivant en cela les conseils que lui avaient donnés la mère Agathe et la Dame en noir.

Mais de Bierle avait su par Charlotte Pinguet que la petite fille, si heureusement retrouvée et rendue à sa mère, avait été placée à la Maison maternelle de Boulogne.

Il avait aussi reçu une lettre de Blanche que lui avait remise Mme Pinguet. La modiste avait envoyé une de ses apprenties porter à Mme de Mégrigny un chapeau, qu'elle n'avait pas commandé, mais qu'elle accepta, comprenant que l'obligante et bonne Charlotte lui procurait ainsi le moyen d'écrire à M. de Bierle.

Dans sa lettre, Blanche disait à Henri ce qui s'était passé entre elle et son frère et ce qu'elle n'avait pas hésité à faire sur le conseil d'un notaire de Paris, Me Mabillon qu'elle avait ren-

contré à la maison de Boulogne. C'était un million de la fortune de M. de Mégrigny qu'elle sauvait si, comme on le lui avait dit, le baron, engagé dans des opérations de bourses extravagantes, était menacé d'une catastrophe financière où les millions de M. de Mégrigny y seraient engloutis.

Elle parlait à Henri de l'espionnage dont il était l'objet, de l'homme à cheveux blancs, un misérable aux gages de son frère, dont il devait se méfier.

Elle ne savait pas pourquoi le baron le faisait ainsi surveiller ; mais elle tremblait, elle avait peur ! Elle le suppliait de se tenir constamment sur ses gardes.

Elle le pria d'attendre quelques jours encore avant d'aller voir la petite à Boulogne et lorsqu'il irait, elle lui recommandait de s'entourer des plus grandes précautions. Elle voyait toujours la vie de sa fille menacée par le baron ; s'il découvrait qu'elle était placée à la maison de Boulogne, elle serait dans de continuels alarmes.

M. de Bierle n'avait rien changé à ses anciennes habitudes. Il travaillait jusqu'à midi, déjeunait, s'habillait et se rendait à un café du boulevard où il se rencontrait avec des journaliers, des amis, des hommes de lettres, des artistes. Ensuite il allait passer une heure à son journal où les discussions sur les événements de la frontière étaient en jeu.

Il faisait sa promenade quotidienne sur les boulevards, causait avec les personnes de sa connaissance qu'il rencontrait puis se rendait au cercle où il dînait presque tous les soirs où lorsqu'il n'allait pas au théâtre ou à une soirée, il restait jusqu'à dix heures, heure à laquelle il avait l'habitude de rentrer chez lui.

Ne voyant plus l'homme à cheveux blancs et à barbe grise qu'on lui avait signalé, ni aucune figure qui lui parût suspecte il en conclut que le baron, par suite de la conversation qu'il avait eue avec sa sœur, avait cessé de le faire espionner.

Et comme il brûlait du désir de voir la petite Henriette, il se dit un soir :

— Demain, j'irai à Boulogne ; et ainsi que Blanche me le recommandait, et bien que je ne voie pas ce que je puis avoir à craindre, je m'entourerai de certaines précautions pour dépister l'espion de ce misérable baron, en admettant que je sois encore espionné.

Ce jour-là, le dernier du mois d'août, le temps était superbe mais on sentait qu'il planait dans l'air quelque chose de terrible, et jamais la population parisienne n'avait été aussi agitée, aussi nerveuse.

— Parbleu, se dit M. de Bierle, en sortant du café de Suède vers deux heures de l'après-midi, M. le baron de Simiane ne doit guère songer à moi, en ce moment ; il est certainement, comme tout le monde, préoccupé et inquiet.

Il alla au journal, où il resta que quelques instants, puis, tranquillement, s'achemina vers la Seine où il attendit le bateau descendant le fleuve, qui allait bientôt passer.

Il n'avait point remarqué que, depuis qu'il était sorti des bureaux de journal, un individu d'assez mauvaise mine, qui n'était autre que Gallot, l'avait suivi ; il ne remarqua point non plus, quand il monta sur le bateau, que le même individu s'embarquait également.

Il est vrai que les passagers étaient nombreux ; car beaucoup d'ouvriers, par suite de la fermeture d'un certain nombre d'ateliers, profitaient des jours de chômage pour aller se promener aux environs de la ville. Et puis, de Bierle, très affecté de nos récents désastres, était trop préoccupé des nouveaux événements qui ne pouvaient tarder de s'accomplir pour ne pas oublier un peu que Mme de Mégrigny lui avait recommandé d'être prudent et de se tenir constamment sur ses gardes.

Il quitta le bateau au Pont-du-Jour. Une trentaine de personnes étant descendues à cette escale, Gallot put aussi prendre terre sans avoir à craindre d'être remarqué et d'éveiller ainsi la défiance du jeune homme, qui, pédestrement, suivant le bord de l'eau, se dirigea vers Sèvres où il avait l'intention de dîner, avant de se rendre à la Maison maternelle.

C'était quelques jours auparavant que le jeune homme avait

déjà, comment il emploierait son après-midi le jour où il irait voir la petite Henriette.

Il avait pensé qu'en prenant le bateau et en descendant au Point-du-Jour pour aller à pied jusqu'à Sèvres ou au Bas-Mouillon, il aurait lassé la patience de l'espion — dans le cas où il serait surveillé — lorsqu'il se rendrait le soir à la maison de Boulogne.

Comme on le voit, et bien qu'il se fût rassuré au sujet de l'espionnage, il avait cru ne devoir rien changer à ce qu'il avait précédemment projeté.

Il dîna dans un de ces restaurants de la rive gauche, bien connus des Parisiens mangeurs de matelotes, et où la friture de Seine, faite plus souvent de petits poissons blancs que de goujons, ne manque jamais.

Le soleil était couché lorsque de Bierle traversa de nouveau le pont de Sèvres et se dirigea vers Boulogne.

Cependant, si rassuré qu'il fût, pensant aux recommandations de Blanche, il jetait de temps autre autour de lui un regard investigateur.

Il ne voyait rien qui fût de nature à l'inquiéter. A un moment, toutefois, son attention fut attirée par un homme dont les allures lui parurent singulières.

C'était Gallot qui, se voyant découvert, se mit à marcher de travers comme un homme ivre et entonna aussitôt, d'une voix avinée, le premier couplet d'une vieille chanson érotique.

De Bierle haussa les épaules, sourit et poursuivit son chemin, en se disant ?

— Vais-je donc voir, maintenant, des espions partout ?

Quand il arriva à l'entrée de l'avenue des marronniers, une dernière fois il plongea son regard en arrière ; il ne vit plus que quelques paysans qui revenaient des champs, ayant leurs outils sous le bras ou sur l'épaule.

Mais, à moins de cinquante pas, Gallot venait de s'accroupir derrière un tas de pierres mesuré le matin par le cantonnier.

Ainsi, depuis une heure de l'après-midi, avec un rare bonheur, le complice du baron avait pu suivre M. de Bierle presque pas à pas, sans avoir troublé sérieusement la quiétude du jeune homme. Mais que d'habileté il avait déployée ! que d'adresses et de ruses il avait employées !

— Tiens ! tiens ! se dit-il, voyant de Bierle s'enfoncer dans l'avenue, il va à la maison des mioches. Je comprends, et mille tonnerres ! j'aurais dû m'en douter, c'est dans cette caverne du diable qu'ils ont caché la petite !

Voici la nuit qui vient : quand il sortira de là dedans, il sera tout à fait dans le noir. C'est bon, tout va bien. Cette fois, à moins que le diable ne soit plus de mes amis, je le tiens !

Et une lueur sinistre s'alluma dans son œil farouche.

— Tonnerre ! reprit-il, ça devenait embêtant, à la fin ; huit jours à faire le pied de grue, ça n'était pas drôle ; je commençais à croire que j'en serais pour mes frais. Enfin c'est bon, nous y voici, je n'ai plus qu'à ouvrir l'œil.

De la main il caressa le manche du poignard qu'il tenait, tout ouvert, caché sur sa poitrine entre sa chemise et son gilet.

Au bout d'un instant, il se releva, se glissa dans l'ombre comme le fauve qui veut surprendre une proie, et alla se coucher à plat ventre sous un des premiers marronniers, la tête tournée du côté de la grille de l'établissement.

Il attendit pendant plus d'une heure.

La nuit était venue, épaisse et noire dans toute la longueur de l'avenue, sous les larges marronniers. Dans le ciel, pas de lune, seulement quelques pâles et rares étoiles.

Peu à peu la façade du grand bâtiment s'était effacée dans l'ombre ; mais les lampes et les bougies allumées à l'intérieur projetaient leur lumière rendue plus éclatante par la profondeur de la nuit.

Le borgne, qui avait l'oreille attentive au moindre bruit, entendit la porte s'ouvrir et se refermer.

— C'est lui, le voici, murmura-t-il.

Il se dressa sur ses jambes, s'adossa au tronc du marronnier le plus proche et sa main s'arma du poignard.

M. de Bierle s'avavançait, guidé par les deux rangs de marronniers, qui lui permettaient de tenir le milieu de l'avenue.

Gallot n'entendait encore que le bruit des pas du jeune homme ; mais, bientôt, sa silhouette commença à se dessiner assez distinctement.

L'assassin s'assura que le manche du poignard était solide dans sa main et que rien ne pouvait gêner ses mouvements. Il était prêt. Au moment où le jeune homme passait devant lui, il s'élança d'un bond de panthère, et de sa main gauche saisit à la gorge le malheureux, qui n'eut que le temps de jeter un cri rauque.

La lame du poignard s'enfonça dans la poitrine ; il poussa une plainte sourde, pareille à un râle, chancela, battit l'air de ses mains et s'abattit comme une masse.

— Il a son affaire ! murmura le bandit.

Et, saisissant sa victime sous les aisselles, il la traîna au bord du chemin, lui enleva sa chaîne et sa montre, fouilla les poches et s'empara de tout ce qu'il y trouva.

Le malheureux jeune homme, étendu sur le dos, sans mouvement, ne donnait plus signe de vie. Des flots de sang s'échappaient du trou qu'il avait à la poitrine.

— J'ai porté le coup d'une main sûre, se dit l'assassin, il est mort !

Soudain le roulement d'une voiture se fit entendre mêlé au bruit des sabots de deux chevaux lancés au grand trot.

Gallot dressa l'oreille et lança des regards de tous les côtés.

— Hein ! fit-il, on dirait que cette voiture vient par ici. Allons, la besogne est faite, filons !

Il franchit une haie, s'élança à travers champs et disparut.

Au même instant, deux chevaux attelés à un landau entraient dans l'avenue. Maintenus par la main du cocher, qui serrait les rênes, ils n'allaient plus qu'au pas. Tout à coup, ils firent un brusque mouvement de recul, s'arrêtèrent et se mirent à renifler.

— Qu'est-ce donc ? demanda Mme Clavière, en avançant la tête hors du landau.

— Je ne sais pas, madame, répondit le cocher.

Il voulut faire marcher les chevaux qui, au lieu d'avancer, reculèrent encore.

— Décidément, dit-il, il faut qu'ils soient effrayés par quelque chose.

Il sauta à bas de son siège et, aussitôt, laissa échapper un cri d'effroi.

— Eh bien, Antoine ? interrogea Mme Clavière.

— Madame, c'est un homme qui est là, étendu dans une mare de sang.

— Oh ! exclama la jeune femme.

Elle ouvrit elle-même la portière, s'élança hors de la voiture et, précipitamment, s'approcha de la victime de Gallot qu'éclairait une des lanternes du landau.

Elle vit le sang dont le sol était humide et qui couvrait la poitrine du malheureux ; en même temps elle remarquait la distinction du visage, la blancheur des mains, la coupe élégante du vêtement, toutes choses qui indiquaient qu'elle se trouvait en présence d'un homme appartenant au meilleur monde.

— Oh ! mon Dieu, prononça-t-elle en frissonnant, c'est un crime qui a été commis !

— Je le crois comme vous, madame, et il n'y a pas longtemps, car le corps est encore chaud.

— Est-ce que vous croyez que ce malheureux est mort ?

— Il m'en a tout l'air, madame ; pourtant je ne peux l'affirmer.

— Dans tous les cas, nous ne pouvons pas le laisser là, ni le priver des secours nécessaires, s'il vit encore.

— Je suis de l'avis de madame ; mais que faut-il faire ?

— Le transporter à la Maison maternelle où des soins immédiats lui seront donnés, s'ils ne sont pas inutiles. A nous deux, Antoine, nous pouvons, je pense, le placer dans la voiture.

— Comment ? madame voudrait...

— Oui, oui.

— Il me semble que si j'allais appeler les sœurs...

—Non, interrompit Mme Clavière, cela demanderait trop de temps, et nous n'en avons pas à perdre ; en la circonstance, les minutes sont précieuses.

Sans trop de peine le jeune homme fut mis dans la voiture. Et pendant que la Dame en noir marchait rapidement vers la maison pour faire ouvrir la grille, le cocher, tenant un des chevaux par la bride, faisait avancer lentement le landeau, qui vint s'arrêter devant le perron où attendaient trois religieuses et Mme Durand et Louise, les deux fidèles domestiques de Mme Clavière.

La Dame en noir n'arrivait pas à l'improviste ; étant attendue, elle trouva la mère Agathe et ses compagnes réunies dans le salon de lecture.

La jeune femme avait dîné chez le docteur Chevriot, et comme, on l'a dit tantôt, elle avait amené Mme Durand et Louise à la maison des enfants et les y avait laissées, elle venait les retourner à Vaucresson.

Elle parut devant les religieuses très pâle et toute bouleversée.

—Ma sœur, dit-elle à la supérieure, je vous amène un malheureux qu'Antoine et moi venons de trouver baignant dans son sang et qui, peut être, n'est plus qu'un cadavre.

L'effroi se peignit sur tous les visages et, poussant des exclamations, les sœurs effarées firent de grands signes de croix,

La mère Agathe fut la première à reprendre son sang-froid, et sans demander aucune explication, — ce n'était pas le moment, — elle désigna trois religieuses pour aller recevoir le blessé et donna des ordres pour qu'on se hâtât de dresser un lit dans le parloir.

De son côté la Dame en noir avait chargé une converse de courir chez le médecin et de le ramener.

La sœur n'avait pris que le temps d'allumer une lanterne et était partie.

Le blessé fut relevé de la voiture par Antoine et Mme Durand, aidés de Louise, transporté dans le parloir et couché sur le lit qui avait été préparé en moins de cinq minutes.

Déjà, de la pharmacie, on avait apporté les choses nécessaires à un premier pansement, et une des religieuses, qui avait étudié la médecine, s'était mise en devoir de découvrir la poitrine du blessé, comprenant que l'essentiel, d'abord, était d'arrêter l'hémorragie.

Les autres religieuses s'étaient agenouillées et priaient.

La mère Agathe, "étant approchée du lit, n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur le visage décoloré du blessé qu'elle laissa échapper un cri de surprise et de douleur.

Saisissant le bras de Mme Clavière, elle lui dit presque à voix basse :

—Est-ce que vous ne connaissez pas ce jeune homme ?

—Il m'est inconnu.

—La mère Agathe, qui était devenue toute tremblante, entraîna la jeune femme jusqu'au fond de la pièce et, se penchant à son oreille :

—Ce malheureux, dit-elle, est M. Henri de Bierle.

Mme Clavière éprouva un tel saisissement et une si vive douleur qu'elle resta un instant sans voix, sans regard, immobile, comme pétrifiée.

Enfin de grosses larmes jaillirent de ses yeux et elle murmura d'une voix étranglée :

—C'est horrible !

—Épouvantable ! ajouta la mère Agathe.

Puis elle reprit :

—Notre présence ici n'est pas utile, venez.

Elles entrèrent dans le salon de lecture et, s'étant assise, la religieuse apprit à Mme Clavière que M. de Bierle était venu à la Maison maternelle à la nuit tombante, qu'il était resté environ une heure avec la petite Henriette et la nourrice, avait causé quelques instants avec elle, puis s'était retiré.

—Il y avait certainement pas plus de vingt minutes qu'il m'avait quitté lorsque vous êtes arrivée, ajouta la mère Agathe.

—L'assassin l'attendait au bout de l'avenue ; c'est là qu'il a été frappé et que nous l'avons trouvé.

—Oh ! le malheureux jeune homme !

Il me disait :

"—Si je suis venu si tard, c'est par mesure de prudence ; étant espionné, paraît-il, je suis obligé de prendre certaines précautions."

Il était fort tranquille on me quittant. Hélas ! il ne se doutait guère que le misérable, dont il venait de me parler, l'attendait à cent pas de la maison pour l'assassiner.

A ce moment une religieuse ouvrit la porte du salon et entra.

—Ma mère, dit-elle, M. le docteur vient d'arriver.

II

LE LENDemain DU CRIME

Il était près de minuit lorsque Mme Clavière et ses servantes sortirent de la Maison maternelle pour retourner à Vaucresson.

Henri de Bierle n'était pas mort.

—S'il était resté seulement une heure sans recevoir des soins avait dit le médecin, on aurait relevé un cadavre.

Le malheureux jeune homme n'était pas mort ; toutefois, Mme Clavière était loin d'être assurée sur son sort. Il n'avait pas repris connaissance, et le docteur, après avoir longuement examiné la blessure, n'avait pu dire si elle était ou non mortelle. Et puis le blessé avait perdu beaucoup de sang, cela augmentait encore l'anxiété du docteur.

Mme Clavière avait dit à la mère Agathe, en la quittant :

—Demain matin, dès la première heure, si le malheureux n'a pas cessé de vivre, vous enverrez chercher notre bon docteur Chevriot. Je me charge de prévenir Mme de Mégrigny, mais avant de l'aller trouver, je passerai ici prendre des nouvelles.

Pour plusieurs raisons, que vous connaissez, nous ne devons pas, quant à présent, dénoncer le crime de cette nuit à la justice ; vous recommanderez donc au médecin et à nos sœurs de garder le silence. Dans tous les cas, nous ne pouvons rien faire sans l'assentiment de Mme de Mégrigny ; c'est elle qui décidera.

A neuf heures, la Dame en noir arriva à la Maison maternelle, ses inquiétudes augmentées des tristes réflexions de la nuit.

—Eh bien, dit-elle à la mère Agathe, M. de Bierle...

—Il n'est pas mort, comme nous avions à le craindre, mais nous ne pouvons pas savoir encore s'il sera possible de le sauver. La syncope a pris fin vers quatre heures sans qu'il ait repris connaissance ; il a une forte fièvre et des instants de délire.

J'ai fait prévenir M. le docteur Chevriot, selon votre désir, et à huit heures il était ici.

—Qu'a-t-il dit ? que dit-il ?

—Il n'ose pas encore se prononcer.

—Alors il a de l'espoir ?

—Oui, on le voit aux soins qu'il donne au pauvre blessé.

—Ma sœur, il le sauvera !

—Il ne le dit pas, mais tout indique qu'il l'espère.

—Ah ! j'éprouve un grand soulagement.

—Sur l'ordre de M. le docteur, le malheureux jeune homme a été transporté dans la chambre où est morte la mère d'Edouard, et où il est beaucoup mieux que dans le parloir. M. Chevriot est près de lui et ne le quitte pas d'un instant. Il a approuvé tout ce qu'a fait notre médecin, qu'il a envoyé se reposer.

—Peut-on entrer dans la chambre du malade ?

—Certainement.

—En ce cas, venez, ma sœur, je désire adresser quelques questions à M. Chevriot.

Au moment où Mme Clavière et la religieuse entrèrent dans la chambre, le blessé était calme et paraissait sommeiller. Pen-

ché sur lui, le docteur écoutait avec une grande attention le bruit de sa respiration.

Entendant du bruit derrière lui, le vicillard se retourna et, la main tendue, s'avança vers sa jeune amie.

—Ainsi, cher docteur, dit Marie, vous avez oublié votre âge, vos fatigues, et vous êtes venu.

—Vous le désiriez, c'était un ordre.

—Que vous êtes bon !

—Et puis, ajouta M. Chevriot, ne me dois-je pas toujours et quand même à ceux qui souffrent ?

—Oui, vous êtes et serez toujours l'homme d'abnégation et de dévouement. Que pensez-vous de ce malheureux jeune homme.

—Heu, heu !

—Oh ! dites-moi que vous espérez !

—Vous savez bien, Marie, qu'il m'arrive rarement de désespérer.

—Docteur, cela ne me dit pas que vous sauverez ce malheureux.

—Il est dans un bien triste état.

—Mon bon docteur, j'ai une mission délicate à remplir ; une jeune femme, une mère à prévenir. Voyez dans quelle situation je me trouve ; que dois-je dire à cette pauvre femme ? Oh ! si en lui annonçant que la nuit dernière, lâchement, M. de Bierle a été frappé d'un coup de poignard, je pouvais ajouter : — Mais rassurez-vous, M. le docteur Chevriot est auprès du blessé et promet de le sauver ! Si je pouvais lui dire cela, mon bon docteur, le coup que je vais lui porter serait moins cruel.

—Je comprends, ma fille, je comprends : cependant je ne peux pas dire.

—Docteur, vous savez déjà si la blessure est mortelle.

—Quoique très grave, elle n'est pas mortelle ; elle est moins profonde que je ne l'avais cru d'abord ; ensuite la lame n'a pas touché le cœur ; enfin, après mes auscultations, j'ai acquis la certitude qu'aucun des organes vitaux n'était atteint.

—Alors, docteur ?

—La blessure en elle-même ne m'inspire aucun sérieuse inquiétude ; mais il y a les accidents qui peuvent survenir.

—Vous les conjurerez !

—Si je peux, Marie.

—Enfin, mon cher docteur, vous avez bon espoir, n'est-ce pas ?

—Bon espoir, ce serait trop dire, Marie ; j'espère un peu, voilà tout.

—Je vous connais, mon ami, et ces bonnes paroles me suffisent : maintenant, je suis délivrée de mes inquiétudes, vous le sauvez !

Le vicillard eut un doux sourire.

La jeune femme lui tendit son front sur lequel il mit un baiser.

—Marie, vous reverrai-je aujourd'hui ! demanda-t-il.

—Oui, mon bon docteur ; vous voyez combien je m'intéresse à ce jeune homme ; je reviendrai prendre de ses nouvelles avant midi et, très probablement, je vous amènerai une garde-malade.

Sur ces mots, Mme Clavière quitta le docteur et la mère Agathe, remonta dans son coupé et se fit conduire à l'hôtel de Mégrigny.

Elle sonna à la porte de service et, au portier qui lui ouvrit, elle demanda si Mme de Mégrigny était chez elle.

Sur la réponse affirmative qui lui fut faite, elle traversa la cour, entra dans l'hôtel et s'avança dans le large vestibule où un domestique vint à sa rencontre.

—Je viens faire à Mme de Mégrigny une visite que je lui ai promise, dit-elle ; Mme de Mégrigny est-elle visible ?

—Je pense que madame pourra vous recevoir, répondit le valet de pied.

Et indiquant à la visiteuse l'escalier à droite, il ajouta :

—Madame peut monter.

Il sonna pour prévenir la femme de chambre que c'était une visite pour sa maîtresse.

Annette fit entrer Mme Clavière dans une antichambre, puis lui dit :

—Qui dois-je annoncer à madame ?

—Dites à Mme de Mégrigny que la Dame en noir désire causer quelques instants avec elle.

La femme de chambre disparut. Presque aussitôt, la porte de l'antichambre se rouvrit, livrant passage à Blanche qui s'élança au cou de Mme Clavière, en disant :

—Quelle agréable surprise ! Comme vous êtes bonne de venir me voir et comme vous me rendez heureuse !

Les deux jeunes femmes s'embrassèrent.

Blanche prit la main de Marie et l'emmena dans son petit salon. Elles s'assirent à côté l'une de l'autre sur une causeuse. Blanche tétait toujours la main de sa nouvelle amie.

—Etes-vous allée hier à la Maison maternelle ? demanda-t-elle.

—Oui, et j'y suis passé ce matin.

—Pouvez-vous me donner des nouvelles de ma petite Henriette ?

—Je l'ai vue hier, sa santé ne laisse rien à désirer ; la nourrice m'a paru très contente d'être à Boulogne.

—J'ai déjà pris mes dispositions pour aller voir aujourd'hui ma chère petite.

—Oh ! vous n'avez plus à vous cacher : votre frère doit savoir maintenant que c'est à la maison de Boulogne que vous avez placé votre fille.

—Est-ce possible ?

—Que cela ne vous cause aucune inquiétude ; votre frère ne songe plus à vous enlever votre enfant, ce qui, d'ailleurs, lui serait impossible.

Maintenant, mon amie, veuillez m'écouter, en appelant à vous cette force qui ne vous a jamais abandonnée dans les heures de cruelles épreuves que vous avez déjà subies.

—Mon Dieu, mais qu'allez-vous donc me dire ?

—Vous voilà déjà toute bouleversée ; je vous en prie, soyez calme et surtout ne vous effrayez pas.

—Ah ! vous venez m'apprendre un malheur !

—Oui, mon amie, un malheur ; mais, grâce à Dieu, il n'est pas aussi grand qu'il pouvait l'être.

—Parlez, parlez !... Oh ! Je tremble !

—Hier, M. de Bierle est venu voir la petite.

—Ah ! je comprends, je devine... il n'a pas tenu assez bon compte de mes recommandations, l'homme, l'espion de mon frère l'a suivi.

—Oui.

—Alors, alors ? fit Blanche d'une voix étranglée.

—Après être resté plus d'une heure avec l'enfant et la nourrice, M. de Bierle s'est retiré. Il était plus de neuf heures du soir, la nuit était noire.

—Et l'homme l'attendait ?

—Oui.

Blanche était d'une pâleur livide. Haletante, les yeux hagards, elle s'écria :

—La nuit était noire et l'homme attendait... Ah ! ah ! ah ! les misérables ! les monstres !

—M. de Bierle était encore dans l'avenue des marronniers lorsque le bandit s'est jeté sur lui et l'a frappé d'un coup de couteau.

Les yeux de Blanche se voilèrent et portant ses deux mains à son cœur, elle laissa échapper un sourd gémissement.

—Heureusement, se hâta de poursuivre Mme Clavière, la blessure n'est pas mortelle. M. le docteur Chevriot est près de M. de Bierle, et comme moi, mon amie, ayez-en la conviction, notre savant docteur sauvera le blessé.

Mme de Mégrigny se dressa comme nue par un ressort, et frémissante, le regard chargé d'éclairs, le bras tendu, elle prononça d'une voix sourde :

—Devant Dieu, je le jure, si M. de Bierle meurt, je serai sans pitié pour ses assassins ; je dénoncerai mon misérable frère à la justice, je réclamerai pour lui le châtement de tous ses forfaits, le châtement le plus terrible ! Je le verrai con-

dauner en cour d'assises et j'applaudirai, et le jour où il montera sur l'échafaud, je battraï des mains !

La physionomie de la jeune femme, habituellement si douce, avait pris une expression si terrible, si menaçante que la Dame en noir ne put s'empêcher de frissonner.

— Je comprends votre indignation, votre colère, mon amie, dit-elle de sa voix harmonieuse et pleine de douceur ; mais, je vous le répète, les jours de M. de Bierle seront conservés ; soyez donc rassurée.

Blanche, dont les nerfs s'étaient détendus, retomba sur la causeuse en éclatant en sanglots.

Mme Clavière l'entoura de ses bras et lui dit en l'embrassant.

— Courage, courage ! C'est la dernière épreuve !

Au bout de quelques instants, Blanche s'étant un peu calmée, Marie lui dit :

— Voulez-vous que je vous raconte maintenant ce qui s'est passé à la Maison maternelle après la tentative d'assassinat ?

— Oh ! oui, dites, dites ; malgré la vive douleur que j'ai là, au cœur, je pourrai vous écouter.

Mme Clavière fit son récit, coupé à chaque instant par les exclamations, les soupirs et les gémissements de Blanche.

— J'ai passé une très mauvaise nuit, continua Marie, et ce matin, à neuf heures, j'arrivais à la Maison maternelle ; la mère Agathe m'avait à demi rassurée ; mais après avoir causé avec le docteur Chevriot, qui était au chevet du blessé depuis plus d'une heure, j'éprouvai un grand soulagement.

— "J'espère !" m'a dit le bon docteur.

Pour moi, mon amie, ce mot de M. Chevriot signifie :

— "Je le sauverai !"

— Ainsi, dit Blanche, en jetant ses bras autour du cou de la Dame en noir, c'est encore vous, c'est vous toujours... Ah ! vous êtes ma Providence !

— Votre Providence, mon amie, c'est Dieu, qui ne veut pas que les innocents soient toujours victimes des méchants.

Je vais retourner à la Maison maternelle où j'ai promis d'être avant midi.

— Je vous accompagne, si vous le permettez.

— Oui, oui, venez avec moi. D'ailleurs, je pensais bien que vous voudriez voir aujourd'hui même M. de Bierle, car j'ai annoncé au docteur que je lui amènerais pour son blessé, une garde-malade.

— Oh ! oui, je serai sa garde-malade ; je vais m'installer à son chevet et je ne le quitterai que lorsque le docteur m'aura dit : " Il est hors de tout danger ! "

Mme de Mégrigny se leva et, après avoir essuyé ses yeux, elle sonna sa femme de chambre.

— Je n'ai plus à agir mystérieusement, dit-elle, je vais commander ma voiture.

— J'ai la mienne, répondit Mme Clavière, il est inutile de déranger vos gens.

— Soit ! fit Blanche.

La femme de chambre parut.

— Que désire madame ? demanda-t-elle.

— Je vais sortir ; vous allez m'aider à m'habiller.

S'adressant à la Dame en noir, elle ajouta :

— Je serai prête dans quelques minutes.

Et elle passa dans sa chambre suivie d'Annette.

Elle rentra dans le boudoir au bout de dix minutes, vêtue d'un costume de cachemire noir, qui ressemblait beaucoup à celui de Mme Clavière.

— Annette, dit elle à la femme de chambre, je ne vais ni faire une visite, ni une promenade ; je m'absente pour plusieurs jours.

— Ah ! fit Annette, ouvrant de grands yeux ébahis.

— Si M. le baron vient à l'hôtel et vous interroge, vous lui répondrez que je suis partie, que vous ne savez pas où je suis allé et que vous ignorez quand je reviendrai.

Mme de Mégrigny prit le bras de Mme Clavière et les deux jeunes veuves sortirent, laissant la femme de chambre stupéfiée et murmurant :

— C'est de plus en plus drôle !

* * *

Ce même jour, le soir, vers six heures, M. de Simiano rentra chez lui plus sombre encore que les jours précédents ; il était en proie à une agitation fébrile.

— Aujourd'hui encore, M. le baron a ses nerfs, avait dit le valet de chambre à la cuisinière, si ça continue ainsi, il n'y aurait plus moyen de rester avec lui.

Le baron n'avait pas vu Joseph Gallot depuis quatre jours, il ignorait donc encore le crime commis la veille par l'exécuteur de ses volontés.

A ce moment, il ne pensait pas plus à son complice qu'à sa sœur et à M. de Bierle ; son agitation et sa mauvaise humeur avaient une autre cause.

La bourse de Paris était de plus en plus mauvaise, toutes les valeurs avaient encore énormément baissé.

Depuis trois jours on était sans nouvelles du théâtre de la guerre ; et les approvisionnements de Paris continuaient, et l'on poursuivait avec vigueur la mise en défense de la ville.

Cela n'avait rien de rassurant pour le baron, qui attendait de bonnes nouvelles, qui comptait sur une éclatante victoire des armées françaises.

Il marchait à grands pas dans son cabinet et se disait :

— Si les Allemands sont battus, la rente monte immédiatement de dix francs, de quinze, de vingt francs, toutes les valeurs mobilières suivent le mouvement et, du coup, non seulement toutes mes pertes sont couvertes, mais j'encaisse un bénéfice de deux millions. Si, au contraire, nous avons une nouvelle défaite, la baisse de toutes les valeurs s'accroît ; alors le désastre est complet, c'est un formidable écroulement dans lequel je suis engoulé, écrasé ! Mais non, c'est impossible ; nos généraux vont prendre leur revanche et moi, en même temps, j'aurai la mienne.

A l'heure où il parlait ainsi, l'armée française, sur laquelle reposaient toutes ses espérances, était faite prisonnière de guerre à Sedan.

Napoléon III avait rendu son épée au roi de Prusse.

On frappa à la porte du cabinet.

— Entrez, dit le baron.

La porte s'ouvrit doucement et Joseph Gallot, qui ne s'était pas fait annoncer, pénétra dans le cabinet.

— Tiens, c'est vous, fit le baron ; je ne vous attendais pas ; qu'avez-vous à me dire ?

— Est-ce que monsieur le baron ne se souvient pas qu'il m'a donné un ordre ?

— Ah ! oui. Eh bien ?

— L'ordre est exécuté.

Le baron tressauta.

— M. de Bierle... balbutia-t-il.

— Il ne peut plus gêner monsieur le baron ; il est mort !

Le regard du baron s'éclaira d'une lueur étrange pendant qu'un hideux sourire crispait ses lèvres.

— Ah ! fit-il.

— C'est hier soir que je lui ai planté mon poignard dans la poitrine ; il est tombé sur le coup, sans même pousser un cri et, me conformant aux instructions de monsieur le baron, je lui ai enlevé sa chaîne et sa montre, son portefeuille et son porte-monnaie.

— C'est bien. Mais pourquoi avez-vous tant tardé à venir !

— Si monsieur le baron est prudent, je le suis aussi. Depuis ce matin, je me promène rue de Bellechasse et dans les rues avoisinantes, et j'ai la satisfaction de dire à monsieur le baron que je n'ai pas vu un seul homme rôder autour de son hôtel.

— Que signifient ces paroles, maître Gallot ? dit de Simiano fronçant les sourcils, je ne comprends pas, expliquez-vous.

— Monsieur le baron va comprendre : La petite fille de Bourg-la-Reine...

— A propos, interrompit de Simiane, qu'avez-vous fait de cette femme qu'on appelle la Mauvette ?

—Ah ! la vieille coquine ! Sachant bien que je lui ferais payer cher sa trahison, elle s'est enfuie de son taudis et a disparu ; elle s'est ainsi soustraite à ma vengeance ; mais elle ne perdra rien pour attendre, la gueuse, elle retombera sous ma patte et alors... garo à ses vieux os.

—Si vous m'en croyez, vous laisserez cette vieille tranquille. Mais revenons à votre explication. Vous disiez donc que la petite fille de Bourg-la-Reine...

—Eh bien, je vais apprendre à monsieur le baron, s'il l'ignore encore, que la petite a été placée à Boulogne, dans une espèce d'asile auquel on a donné le nom de Maison maternelle et qui est tenue par des religieuses.

—Ah ! Et comment savez-vous cela ?

—Monsieur le baron va voir ; je suis dans mon explication. Hier, toute l'après-midi, j'ai filé l'ennemi de monsieur le baron ; il a dîné dans un restaurant du Bas-Mendon et s'est ensuite rendu à l'asile de Boulogne où il est resté fort longtemps.

Voilà comment, sans beaucoup de peine, j'ai deviné que la petite fille était là.

Quand M. de Bierle est sorti de l'établissement, vers neuf heures, il faisait nuit noire. Je l'attendais dans l'avenue et c'est là, à environ cent mètres de la maison, que je lui ai fait son affaire.

De Simiane devint affreusement pâle.

—Maître Gallot, dit-il d'une voix mal assurée, vous avez commis une faute des plus graves : il n'y avait qu'un seul endroit où vous ne deviez pas attaquer M. de Bierle, et c'est celui-là que vous avez choisi pour l'assassiner. Tout naturellement, Mme de Mégrigny va me soupçonner, m'accuser, me dénoncer, peut-être. Malheureux comment n'avez-vous pas compris cela ?

—Je l'ai compris, monsieur le baron, mais trop tard, après avoir fait le coup. Sur le moment, je n'ai pas réfléchi ; mon désir de vous débarrasser de votre ennemi avait troublé ma tête... Et puis l'occasion était si belle, l'instant si favorable : on n'y voyait pas plus que dans un four, une nuit brumeuse, faite exprès, quoi.

Tonnerre, me suis-je dit, quand la réflexion m'est venue, voilà une besogne bêtement faite ; c'est un peu comme si j'avais placé sur la poitrine du mort une pancarte portant ces mots :

« Assassiné par ordre de M. le baron de Simiane. »

Je n'ai pas besoin de vous dire si toute la nuit et pendant toute la journée j'ai été inquiet. Voilà pourquoi je ne me suis pas pressé de venir vous annoncer la chose, pourquoi avant de sonner à votre porte, j'ai voulu avoir la certitude que des policiers ne rôdaient pas aux environs de l'hôtel.

Vous comprenez, monsieur le baron, je ne tenais pas à jouer le rôle de la souris étourdie, qui se jette dans la souricière.

De Simiane resta un instant pensif, réfléchissant.

—Je ne veux pas vous faire des compliments, dit-il, car vous avez été là d'une grande maladresse ; cependant, il ne faut rien exagérer, le mal n'est pas aussi grand que je le croyais d'abord : soupçonner ne suffit pas, et pour accuser, il faut pouvoir fournir des preuves matérielles ; or, ces preuves matérielles, où les trouveraient-on ? La main qui a frappé est inconnue, on ignore que vous êtes mon complice ; grâce à vos déguisements, à vos transformations, vous êtes insaisissable.

Il faut à la justice mieux que des présomptions. Enfin, quand quelque chose à craindre, on ne pourrait me demander compte de la mort de M. de Bierle que si vous-même étiez arrêté comme son assassin.

—Ce qui est impossible, M. le baron.

—Voilà pourquoi je suis maintenant complètement rassuré.

—A la bonne heure.

—Gallot, êtes-vous bien sûr que M. de Bierle est mort ?

Le borgne, serrant le poing, allongea son bras aux muscles d'acier.

—Monsieur le baron, répondit-il, voyez ce poing et regardez ce bras ; d'un coup de ce poing j'assommerais un bœuf, et

quand ce bras armé d'un couteau frappe un homme, l'homme tombe et ne se relève plus ; il est mort !

En prononçant ces paroles, la physionomie de l'ancien serrurier avait pris une horrible expression de férocité.

Le baron regarda le bandit et ne put s'empêcher de frissonner.

—Monsieur le baron, reprit le borgne, amenant un sourire forcé sur ses lèvres, je vous ai débarrassé de votre ennemi et demain, si le cœur vous en dit, vous pourrez aller à son enterrement.

Monsieur le baron n'ayant plus rien à me faire faire, plus aucun ordre à me donner, je quitte son service ; s'il le veut bien, nous réglerons notre compte ; il me reste à recevoir quatre-vingt mille francs.

—Oui.

—Je tends les mains.

—Oh ! ne soyez pas aussi pressé, vous attendrez bien un peu.

—Attendre, attendre !

—Vous devez bien penser, maître Gallot, que je n'ai pas quatre vingt mille francs dans mon secrétaire et encore moins dans ma poche.

Ne vous attendant pas ce soir, je n'ai pas pris mes mesures pour régler notre compte.

Le borgne, laissant voir sa face renfrognée, se gratta le bout de l'oreille, et, regardant surnoisement de Simiane :

—Quand monsieur le baron sera-t-il en mesure ? demandait-il.

De Simiane resta un instant silencieux et répondit :

—Demain, cela me serait difficile ; je serai pris toute la journée par un tas d'affaires ; mais venez après demain soir, à cette même heure, la somme sera ici.

Gallot regarda fixement son interlocuteur et avec une telle expression de défiance que le baron s'écria avec hauteur :

—Ah ! ça, maître Gallot, douteriez-vous de ma parole, par hasard ?

—Non, monsieur le baron. Oh ! j'ai confiance en monsieur le baron ; je sais qu'il n'oserait pas me refuser la récompense due à mes services.

Un geste du retoutable bras compléta la pensée de l'ancien serrurier.

Le baron haussa les épaules en ébauchant un sourire de dédain.

—Donc, monsieur le baron, reprit le borgne, à après-demain ?

—C'est entendu, je vous attendrai.

Joseph Gallot se retira soucieux et mécontent.

Il se disait :

—Avec un homme comme celui-là, mieux vaut tenir que courir. Mais, mille tonnerre ! qu'il prenne garde, s'il me jouait un tour de coquin, je l'enverrais rejoindre l'autre.

III

LES CRAVATES ROUGES

Le surlendemain, à huit heures du soir, Joseph Gallot se présenta à l'hôtel de Simiane.

Il trouva les domestiques réunis dans l'antichambre ; ils venaient d'avoir ensemble une conférence et tous trois avaient piteuse mine.

—M. le baron ? demanda celui qu'on appelait M. l'intendant.

On le regarda avec des yeux ahuris.

—Voyons, fit-il, pourquoi ne regardez-vous ainsi comme une bête curieuse ?

—Mais vous ne savez donc rien, monsieur Joseph ? dit le valet de chambre.

—S'il y a quelque chose que je ne sais pas, apprenez-le-moi.

—Eh bien, M. le baron, qui était sorti hier de bon matin, est rentré entre dix et onze heures, ayant tout à fait l'air d'un fou ; il n'avait plus figure humaine. Il s'est enfermé dans son cabinet, a fait un paquet de tous ses papiers, puis est sorti de

nouveau, son paquet sous le bras, sans avoir dit un mot à l'un de nous. Depuis, il n'a pas reparu.

Le visage du borgne s'était horriblement contracté.

— Alors, prononça-t-il d'une voix creuse, il est parti ?

— Oui, il est parti. Des hommes sont venus aujourd'hui pour le voir, et l'un d'eux nous a dit qu'il avait dû, dès hier soir, s'embarquer pour l'Angleterre ou l'Amérique.

— Et l'on ne sait pas pourquoi il a ainsi pris la fuite ?

— Il paraît qu'il a perdu à la bourse toute sa fortune.

— Oh ! toute sa fortune ! fit Gallot avec incrédulité.

— Des millions, monsieur Joseph, des millions, et il doit encore à ses agents de change des sommes énormes.

Le borgne eut un grincement de dents.

— Et, continua le valet de chambre, nous voilà sur le pavé, sans espoir de trouver à nous placer, car, en ce moment, tous les riches congédient leurs domestiques et se sauvent de Paris. Nous venons de décider que nous resterons ici encore quelques jours pour attendre les événements. Bien sûr, l'hôtel va être saisi et MM. les huissiers nous ordonneront de nous en aller.

L'ancien serrurier quitta les domestiques. Une colère sourde grondait en lui.

— Tonnerre ! se dit-il, j'en avais le pressentiment, je suis volé !

Le regard sillonné de fauves éclairs, il serrait ses poings crispés. Ah ! s'il lui eût été possible de se venger ! Mais il ne pouvait que dévorer sa rage impuissante.

— Volé, volé ! répétait-il sourdement en tourmentant dans sa poche le manche de son poignard, et c'est moi, Joseph Gallot, qui me suis laissé rouler comme le dernier des imbéciles ! Baron maudit, baron du diable et de l'enfer, je te repincerai un jour ; alors, entre mes tenailles, tu passeras un mauvais quart d'heure ; tu n'as pas réglé mon compte, c'est moi qui réglerai le tien et ce sera vite fait.

Le baron de Simiane eut connaissance, un des premiers, de l'épouvantable désastre de Sedan ; il se trouvait à la légation de Belgique lorsqu'une dépêche, émanant d'un camp prussien y arriva. Cette dépêche annonçait la nouvelle et grande victoire des Allemands. L'armée française tout entière était prisonnière de guerre avec ses généraux, ses officiers et l'empereur.

Ce ne fut que dans l'après-midi que la nouvelle de la catastrophe commença à circuler vaguement dans la ville, mais par ce sentiment de patriotisme qui vibrait dans les cœurs, on ne voulait pas y croire. Aussi avec quelle inquiétude, quelle anxiété on attendait l'annonce officielle.

Hélas ! le désastre était réel et aussi complet que les dépêches privées l'avaient annoncé.

Le baron n'avait pas attendu la débâcle financière, l'effondrement complet, à la Bourse, de valeurs de spéculation avec lesquelles il jouait de préférence, comprenant que, pour lui, tout était perdu, il s'était enfui comme le lutteur sans courage sans vaillance, qui s'élance hors de l'arène au moment du combat.

Mais il n'était pas parti les mains et les poches vides, il s'était lesté de deux millions tenus en réserve pour parer à tout événement.

— C'était tout ce qui restait de l'immense fortune de Ludovic de Mégrigny, avec le million que Mme de Mégrigny avait pour ainsi dire, arraché de force à son frère.

Le baron s'était rendu en Angleterre afin de s'embarquer quelques jours après pour l'Amérique.

Nous ne le suivrons pas sur le sol hospitalier des Etats-Unis où, sans nul doute, il se livrera à de nouveaux exploits. Un misérable est partout et toujours un misérable.

Mais il est un proverbe qui dit : Le bien mal acquis ne profite jamais.

Nous saurons plus tard si le baron aura fait mentir le proverbe.

Nous verrons dans quelle situation il se trouvera le jour où il rentrera en scène.

Pendant que Paris continuait ses approvisionnements et complétait son état de défense avec une activité prodigieuse, disons ce qui se passait à la Maison maternelle.

Blanche s'était installée au chevet de M. de Bierle en se jurant à elle-même qu'elle ne s'éloignerait de son cher blessé, que le jour où il serait remis sur pied.

Les terribles inquiétudes avaient disparu, car le cinquième jour, le docteur Chevriot avait dit : Nous le sauverons !

— Mais, avait-il ajouté, il sera long à reprendre ses forces, à se rétablir complètement, et il lui faudra constamment les plus grands soins.

— Je suis près de lui ! avait répondu Blanche.

— Oui, fit le docteur avec son bon sourire, et vous contribuerez puissamment à sa guérison.

Mme de Mégrigny, sur le conseil de Mme Clavière avait prié M. Mabillon de vouloir bien s'occuper de ses affaires. Le notaire avait accepté cette nouvelle charge et, sur le désir de la jeune femme, il fit vendre ses chevaux, congédia les domestiques après leur avoir payé leurs gages, augmentés d'une forte gratification à chacun, et l'hôtel de Mégrigny fut fermé.

N'ayant plus le souci de sa maison, Blanche allait pouvoir rester à la Maison Maternelle, auprès de M. de Bierle et de sa fille, aussi longtemps que dans l'intérêt du malade sa présence y serait nécessaire.

Le jour où l'on vint lui annoncer que son frère s'était enfui de Paris et avait quitté la France, elle hocha tristement la tête, en murmurant :

— C'était ce qu'il avait de mieux à faire, le malheureux ! Puisse-t-il ne revenir jamais !

IV

SOLDATS ET BANDITS

Pendant la Commune de Paris, Joseph Gallot avait organisé une bande de brigands dont il était le chef. Un jour, ils envahirent la Maison maternelle et Gallot tenta de nouveau d'enlever le petit André, qui fut héroïquement défendu par sa mère. Gallot, qu'on surnommait l'Œil-de-Verre tenait tant à s'emparer d'André qu'il ne capitula pas du premier coup. Stimulant les autres bandits, il leurs cria :

— Allons, finissons-en !

Et la lutte commença par une forte bousculade.

Pendant un instant on aurait pu voir les femmes et l'enfant tenant les hommes en échec. Il est vrai qu'il répugnait à plusieurs d'entre eux de frapper des femmes, des religieuses inoffensives qu'ils auraient pu terrasser en un clin d'œil.

— Ah ! je me suis trompée tout à l'heure, disait la Dame en noir, vous n'êtes pas, vous ne pouvez pas être des soldats, vous qui obéissez à cet homme qui est un voleur et un assassin ! Mais qu'êtes-vous donc, mon Dieu ! qu'êtes-vous donc ? Oh ! sans pitié pour une mère et son enfant ! Ils ne comprennent pas que c'est un crime que ce maudit, ce monstre leur fait commettre.

Non, non, continua-t-elle avec une sorte de fureur, vous ne m'arracherez pas mon enfant, je le défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang, avant de vous emparer de lui vous m'aurez tuée, vous m'aurez tuée !

André, qui pleurait maintenant, répétait sans cesse :

— Maman, maman !

Il avait ses petits bras nerveux si fortement attachés au cou de sa mère qu'un des bandits n'avait pu lui faire lâcher prise.

Mais Mme Clavière, épuisée, sentait que ses forces allaient l'abandonner ; ses bras fatigués, engourdis, auraient laissé tomber l'enfant s'il n'avait pas été suspendu à son cou. A ce moment, l'homme le moins fort de la bande aurait pu lui enlever sans grands efforts.

Heureusement, il y eut un instant de trêve, pendant lequel les Cravates rouges se regardèrent, étonnés de la vigoureuse résistance de ces châtives religieuses.

Un renfort arriva à celles-ci ; c'était Charlotte Pinguet qui voyant son amie chanceler et devinant sa fatigue, lui prit André des bras.

Les hommes attendaient du capitaine un nouvel ordre, lequel, peut-être, allait être le signal d'un horrible massacre.

Mais le capitaine, la terreur peinte sur le visage, frissonnant, reculait, croyant voir se dresser devant lui un fantôme sorti de dessous terre.

C'était Henri de Bierle, affreusement maigre, d'une pâleur d'ivoire et vêtu d'un complet de molleton blanc, qui venait d'apparaître dans le préau, s'appuyant sur une canne et marchant avec lenteur, comme un convalescent.

L'ancien serrurier, le capitaine des Cravates rouges, le bandit superstitieux ; il croyait à ces sombres histoires de revenants, d'apparitions sinistres que l'on raconte encore dans les villages, le soir, à la veillée.

Il croyait voir de Bierle enveloppé dans son suaire.

Pourquoi cet homme qu'il avait assassiné, venait-il de sortir de sa tombe ?

L'épouvante l'avait complètement halluciné, à ses yeux, le jeune homme prenait la taille d'un formidable géant, ayant à la place des yeux, deux grands trous rouges qui lançaient des flammes pareilles à celles d'un incendie.

Il laissa échapper un cri rauque et porta ses mains sur ses yeux, comme s'il eût voulu se soustraire à la terrifiante vision.

Il n'avait pas reconnu une femme qui était entrée dans le préau en même temps que M. de Bierle ; peut-être même il ne l'avait pas aperçue.

C'était la Chiffonne.

Elle n'avait entendu que ces paroles de la dame en noir :

" Avant de vous emparer de lui, vous m'aurez tuée ! "

Mais elle avait reconnu son mari et tout compris.

Les bandits attendaient, stupéfaits et inquiets, d'autant plus inquiets qu'ils entendaient au dehors le crépitement d'une vive fusillade.

La Chiffonne passa derrière l'un d'eux, lui enleva sa baïonnette et, rapide comme l'éclair, bondit sur Gallot.

— Joseph, cria-t-elle, sois-tu de mes paroles !

— La Chiffonne ! balbutia le bandit affolé.

Il ne put en dire davantage.

La Chiffonne lui plongea la baïonnette dans la poitrine.

Il poussa un grand cri sourd et tomba sur le dos raide, les bras en croix.

Il y eut dans sa gorge comme un gargouillement, suivi d'un long râle, puis plus rien.

Deux coups de feu retentirent ; les balles s'élancèrent aux oreilles de la Chiffonne ; mais un autre bandit, accouru au secours de son chef, asséna sur la tête de la vengeresse un coup de la crosse de son fusil qui l'étendit sur le sol à côté de l'Œil-de-Verre.

Pendant que ce drame s'accomplissait dans le préau de la Maison maternelle, et comme pour en augmenter l'horreur, les canons du fort d'Issy, du Mont Valérien et de la Terrasse de Meudon ne discontinuaient pas de lancer des obus ; plus près, vingt mille fusils et des mitrailleuses crachaient des balles.

Les fédérés étaient repoussés, mis en déroute ; c'était un sautoir qui peut général ; ils abandonnaient leurs retranchements de Boulogne et s'enfuyaient à travers le bois dans le plus grand désordre, laissant entre les mains des soldats de Versailles beaucoup de prisonniers, leurs canons, leurs mitrailleuses et plusieurs de leurs drapeaux rouges.

Mais les hommes de l'Œil-de-Verre ne savaient point ce qui se passait ; ils s'étaient groupés autour du lieutenant et ils agitaient entre eux la question de savoir s'ils ne devaient pas fusiller les femmes et faire ensuite le sac de l'établissement.

— Appelons ici les camarades qui attendent, dit le lieutenant ; il faut qu'ils soient aussi consultés.

Un des bandits s'élança hors du préau.

Au même instant, plusieurs coups de feu, très rapprochés, se firent entendre.

— Heïn ! qu'est-ce que cela ? dit le lieutenant.

Les autres, inquiets aussi, dressèrent l'oreille.

L'homme qui venait de sortir du préau reparut tout effaré, en criant :

— Les Versaillais ! les Versaillais !

Aussitôt, une quarantaine de soldats, portant l'uniforme de nos braves chasseurs à pied, envahirent le préau, et l'officier qui les commandait cria d'une voix puissante :

— Rendez-vous ! bas les armes !

Les Cravates rouges tentèrent de se retrancher derrière les religieuses, mais un cordon de chasseurs les repoussa à l'extrémité du préau, pendant que trente fusils les tenaient en joue.

— Rendez-vous ! ordonna de nouveau l'officier ou je vous fais passer par les armes.

De véritables soldats de la fédération se seraient peut-être fait tuer tous plutôt que de se rendre ; mais les misérables sont toujours lâches ; les bandits jetèrent leurs armes et se laissèrent emmener par les chasseurs.

A l'exception de deux hommes qui venaient de se faire tuer devant la Maison maternelle, toute la bande des Cravates rouges était prisonnière.

L'officier de chasseurs, son képi à la main, marcha vers la Dame en noir et les religieuses qui venaient à lui pour remercier leur libérateur.

Tout à coup Mme Clavière laissa échapper une exclamation de surprise et de joie, puis s'écria, en se jetant au cou de l'officier :

— Ah ! Philippe, Philippe, mon ami !

— M. Beaugrand ! exclama la mère Agathe.

— Ainsi, mon ami, disait Marie, vous avez quitté Saigon et je l'ignorais !

— A la première nouvelle de nos désastres, je suis revenu en France et depuis, je suis soldat. J'étais à Coulmiers, je me suis battu à Orléans, à Patay, à Beaugency, à Saint-Laurent-des-Eaux, au Mans ; maintenant, c'est plus douloureux, contre des républicains égarés je combats pour le salut de la République.

Mais je vous quitte, Marie, le devoir m'appelle, ma place est la tête de mes vaillants chasseurs.

— Philippe, je vous reverrai ?

— Je l'espère, aussitôt que la Commune n'existera plus.

Alors je ne serai plus soldat, j'aurai rendu mon épée au gouvernement qui a bien voulu me la confier.

— Voici André, mon ami ; ne voulez-vous pas l'embrasser ?

— André ! Ah ! cher enfant ! cher enfant !

Philippe prit le garçonnet dans ses bras, le contempla un instant, l'embrassa sur les deux joues et le remit à terre en disant à la mère :

— Il vous ressemble, il sera généreux et bon comme vous. Au revoir, Marie, au revoir ! Bonne mère Agathe, et vous aussi, mes sœurs, priez pour les morts et les pauvres blessés des deux camps !

Sur ces mots, Philippe Beaugrand se remit à la tête de ses chasseurs, et la petite troupe sortit du préau.

.....
Deux mois plus tard, Blanche de Simiane épousait M. Henri de Bierle.

Philippe Beaugrand était retourné en Cochinchine.

La Chiffonne était complètement guérie.

Elle et son amie Aurélie s'étaient remises à leurs jolis ouvrages de passementerie et travaillaient presque uniquement pour Charlotte Pinguet.

On était sans nouvelles du baron de Simiane. Personne ne savait ce qu'il était devenu.

.....
Edouard et André avaient fait de fortes études et avaient acquis de vastes connaissances. Edouard était devenu un artiste de premier ordre et André était docteur en droit. Plu-

sieurs carrières s'ouvraient devant lui, laquelle allait-il choisir ? En étudiant il n'avait fait que préparer l'avenir. Il entra sérieusement dans la vie, et il lui fallait maintenant marcher à la conquête d'une position.

— Eh bien, André, lui demanda sa mère, que vas-tu faire ? Et comme il ne se pressait pas de répondre :

— Vas-tu te faire inscrire au tableau des avocats ? ajouta-t-elle.

— Je crois ne pas avoir ce qu'il faut pour faire un avocat.

— Toi plat-t-il d'entrer dans la magistrature ?

— Heu ! la magistrature...

— Je comprends, il ne te sourit pas plus d'être magistrat qu'avocat. Alors, voyons, quelles sont tes idées ?

— Eh bien, mère chérie, ce qui me plairait le plus.

— Achève

— Ce serait, si c'est possible, d'être sous-préfet.

Mme Clavière regarda fixement son fils, et, souriant :

— Un jour, devant toi, assez étourdiement, Mlle Henriette de Mégrigny a dit qu'elle serait heureuse d'avoir pour mari un jeune sous-préfet ; je parierais que c'est elle qui t'a suggéré cette idée ?

— Je ne le nie pas.

— André, est-ce que tu aimes Mlle de Mégrigny ?

Le jeune homme devint très rouge.

— Je n'ai aimé que toi jusqu'à présent, chère mère, et je n'aime encore que toi, répondit-il ; il me serait donc bien difficile de dire si l'amitié que j'ai pour Mlle de Mégrigny a quelque ressemblance avec l'amour.

— Mais elle te plaît.

— Oui, beaucoup ; c'est assez naturel, je la connais depuis son enfance et elle a toujours été très gentille avec moi. Et puis, elle est si douce, si bonne, si charmante !

— Oui, elle a de brillantes qualités.

— Mais rassure-toi, chère mère, je n'ai pas eu encore beaucoup le temps de laisser parler mon cœur, et je n'en suis pas encore au premier chapitre d'un joli roman d'amour. D'ailleurs, je sais que Mlle de Mégrigny a une très grosse dot, un million, ai-je entendu dire : cela suffirait pour me retenir si je me sentais trop vivement entraîné vers elle.

— Mon Dieu, fit négligemment Marie, je ne crois pas que la dot de Mlle de Mégrigny pourrait sérieusement se dresser devant toi comme un obstacle.

— Je t'assure, maman, qu'il me répugnerait fort d'être enrichi par une femme.

— Ah !

— Je me connais, je ne ferai jamais ce que l'on appelle un beau mariage. Mais en vérité, continua-t-il en riant, nous parlons pour rien dire, nous avons le temps de penser à mon mariage.

— Le moment de te marier arrivera vite, mon ami.

— Va, je ne me presserai point : je suis si tranquille, si heureux auprès de toi !

— Tu dis cela aujourd'hui ; avant un an peut-être, tu penseras autrement.

— Maman, répliqua-t-il vivement, je te jure que si je devais me séparer de toi, je ne me marierais jamais !

— Ne parlons plus de cela, André.

— Ah ! te voilà tout attristé et prête à pleurer.

— Je suis toujours très émue, tu le sais bien, chaque fois qu'il est question de ton avenir.

— Mais tu ne peux rien voir dans mon avenir qui puisse t'effrayer.

— Sans doute ; mais, vois-tu, une mère a toujours des craintes.

— Maman, tu m'aimes trop !

— Tu trouves ? eh bien, je voudrais pouvoir t'aimer encore davantage.

— Oh ! ma mère adorée !

Et, câlin, comme quand il était enfant, il laissa aller doucement sa tête sur le sein de sa mère.

Il y eut quelques instants de silence.

— Tu disais donc, reprit Mme Clavière, que tu voudrais être sous-préfet.

— Oui, car je crois pouvoir faire mon chemin dans cette branche de l'administration.

— As-tu suffisamment consulté tes forces ?

— Je saurai me rendre digne de la confiance qu'on aura mise en moi.

— Oh ! je ne doute ni de tes aptitudes, ni de ton dévouement à la chose publique, tu auras à cœur de bien faire, je le sais ; mais, mon ami tu es bien jeune.

André répondit en souriant par ces paroles que Corneille a mises dans la bouche de Cid :

.... Pour les âmes bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années.

— Oui, oui, fit Mme Clavière, tu as en toi toutes les généreuses ardeurs de l' amoureux de Chimène.

— Ma seule crainte, en effet, reprit André, est que le ministre ne me trouve trop jeune pour me confier une sous-préfecture.

— Cela est sûr. Enfin, nous verrons. Dans tous les cas, le plus promptement possible, nos bons amis, MM. Philippe Beaugrand et Edmond Joubert feront les démarches nécessaires.

— Le ministre présentera certainement des objections ; mais chaudement recommandé par M. Joubert, un sénateur, et par M. Beaugrand, un député, il finira par me nommer.

— Je l'espère, puisque c'est ton désir et que ton idée est la. M. Joubert connaît particulièrement plusieurs ministres, et le ministre de l'intérieur est un ami intime de M. Beaugrand. Tu ne peux pas te présenter sous de meilleures auspices.

Quelques jours après, M. Beaugrand parla du jeune docteur en droit au ministre qui, après avoir écouté attentivement s'écria :

— Mais mon cher député, votre protégé est encore un enfant !

— Oui, il est jeune, ce qui entre nous, n'est pas un bien grand défaut, mais il est mûri par le travail et la réflexion et est de plus, très sérieux.

— Eh bien, mon cher amenez-le moi un de ces matins ; je serai content de le voir, ce garçon-là.

La chose était en bon chemin.

André fut présenté au ministre, qui lui fit un fort aimable accueil et lui dit en le quittant :

— C'est bien, monsieur Clavière, on ne vous oubliera pas, et si cela arrivait, M. Beaugrand me rafraîchirait la mémoire.

Trois mois plus tard, il y eut au ministère de l'intérieur un mouvement administratif assez important. Des préfets étaient appelés à un poste supérieur ; des secrétaires généraux et des sous-préfets étaient nommés préfets ; d'autres étaient déplacés et on nommait des conseillers de préfecture.

André, que le ministre n'avait pas oublié, se trouva compris dans ce mouvement. Il était nommé sous-préfet à Pithiviers.

Il ne tarda pas à recevoir l'ordre de se rendre à son poste, et il alla prendre possession de sa sous-préfecture où, ainsi qu'il avait été convenu, sa mère devait demeurer avec lui.

Il n'était guère éloigné de Paris ; du reste, en le nommant à Pithiviers, le ministre avait voulu être agréable à M. Beaugrand. Nous saurons bientôt pourquoi l'ingénieur avait demandé pour André la sous-préfecture de Pithiviers.

Doué d'une rare intelligence, ayant toutes les aptitudes d'un véritable administrateur, André, en moins d'un mois, s'était mis au courant de toutes les affaires administratives et religieuses.

Maintenant le travail qu'il aurait à faire ne pouvait plus lui causer aucun souci. Il avait de l'initiative, à un haut degré la faculté d'assimilation et, avec une facilité étonnante, il mettait la clarté dans les choses les plus complexes et les plus embrouillées.

Avec lui, il fallait que tout marchât, vite et bien. Il n'aimait pas les dossiers qui moisissent en s'éternisant dans les cartons.

Très accueillant, il recevait avec bienveillance et beaucoup

de tact. Avec tout le monde, il était doux, poli, aimable. Il était sympathique à tous ceux qui l'approchaient, et son aménité le faisait aimer.

On disait :

— Il est tout à fait gentil, notre jeune sous-préfet.

— Sans compter qu'il connaît son affaire sur le bout du doigt.

Les conseillers d'arrondissement, à qui il avait particulièrement affaire, étaient enchantés de leur sous-préfet. C'est qu'André les écoutait toujours avec intérêt, accueillait leurs demandes avec bienveillance et, autant qu'il le pouvait, faisait droit à leurs réclamations.

* *

Quatre ans après avoir épousé Blanche de Simiane, veuve de Mégrigny, Henri de Bierle était mort à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

La douleur de Blanche fut immense, et si elle n'avait pas eu sa fille, sa chère petite Henriette, qui lui ordonnait impérieusement de vivre pour elle, peut-être aurait-elle suivi son époux dans la tombe.

Bien qu'il se fût guéri de la terrible blessure que lui avait faite le poignard de Joseph Gallot, M de Bierle n'avait pas recouvré ses forces et il avait dû, — pour un temps, pensait-il, — abandonner ses travaux littéraires. Hélas ! loin de se remettre, sa santé s'était de plus en plus altérée et, finalement, il fut forcé de s'aliter.

Les meilleurs soins lui furent prodigués ; mais ses jours étaient comptés, il était écrit qu'il serait enlevé à sa jeune femme, et que Blanche porterait une seconde fois le vêtement noir des veuves.

De Bierle était un homme de talent, très richement doué. N'étant pas encore en pleine sève de travail, mais déjà connu et fort apprécié des lettrés, il avait assurément un brillant avenir littéraire.

Combien n'en est-il pas de ces hommes qui permettent beaucoup, de ces vaillants lutteurs, champion des grandes idées, que la mort moissonne au printemps de la vie, arrêtant ainsi, peut-être, l'éclosion d'un puissant génie ?

Philippe Beaugrand était revenu en France, sa mission en Indo-Chine terminée. Il l'avait remplie avec intelligence, avec dévouement et, ajoutons, avec un véritable désintéressement, cette mission de haute confiance.

Grâce à lui, la société minière était en pleine prospérité et la fortune des actionnaires assurée.

Aussi, dans une assemblée générale, quand le président, au nom du conseil d'administration tout entier, fit l'éloge de M Philippe Beaugrand, parlant des nombreux et très importants services qu'il avait rendu à la société, ses paroles furent couvertes d'applaudissements unanimes ; de plus, les actionnaires demandèrent que des remerciements fussent votés à M Philippe Beaugrand.

Mais on réservait à l'ingénieur un nouveau témoignage de reconnaissance et de confiance.

Deuxième membre du conseil d'administration de la société, on pria de vouloir bien accepter les fonctions de vice président du conseil, et il y fut mis tant d'insistance qu'il ne put décliner l'honneur qu'on lui faisait.

M. Beaugrand avait été en fort bons termes avec M. de Bierle, bien qu'il n'eût pas eu le temps de le bien connaître, ce dernier étant mort six mois après le retour de l'ingénieur en France.

Depuis qu'elle était venue, Philippe faisait à Blanche de fréquentes visites. Il était, avec la Dame en noir, celui qui avait adressé à la désolée les plus douces paroles d'amitié et de consolation. Ce n'étaient pas des discours froids, secs, balles, qu'il fallait faire entendre à la jeune veuve, mais des paroles du cœur. Et, comme Marie, Philippe avait de ces accents vibrants qui se répandent comme un baume au fond de l'âme endolorie.

Blanche se sentit profondément touchée de la sollicitude

sincèrement affectueuse de l'ingénieur, et elle s'aperçut, au bout de quelques temps, qu'il réussissait, sinon à la consoler complètement, du moins à adoucir sa douleur.

D'un autre côté, Philippe avait pour la petite Henriette qui était sa filleule, une véritable tendresse de père, et la belle veuve lui était infiniment reconnaissante de l'affection qu'il avait pour sa fille.

Il est vrai qu'il aurait été bien difficile que le parrain n'aimât point sa gentille filleule qui l'aimait, lui, autant qu'elle avait aimé M de Bierle, et qui disait souvent, dans sa naïveté et sa candeur d'enfant, en parlant de son parrain :

— Maintenant, c'est lui qui est mon papa.

Ces paroles, sans grande portée, faisaient cependant rougir la mère.

Mais Blanche n'avait pas le courage de gronder la mignonne filleule, même quand elle pouvait supposer qu'elle fatiguait M. Beaugrand.

En effet, dès que son parrain, son papa maintenant arrivait, elle ne le quittait plus ; elle aurait voulu être constamment sur ses genoux ou pendue à son cou.

Un autre, qui était aussi très avant dans les bonnes grâces de la charmante enfant, c'était le lycéen André Clavière. Quelle joie, quel bonheur quand il venait à la maison les jours de congé ! Comme Henriette faisait fête à André ! Comme André savait se plier à tous les caprices de son amie Henriette ! Pour elle, il redevenait petit, et c'étaient vraiment deux enfants qui jouaient ensemble.

— Moi, lui disait elle en l'embrassant, je suis ta petite femme, et toi tu es mon grand mari.

Cela faisait beaucoup rire André.

Mais plus tard, en présence de la belle jeune fille, qui ne le tutoyait plus et ne l'embrassait plus, il devait se souvenir des paroles de l'enfant.

Mais revenons à Philippe Beaugrand et Mme de Bierle.

Ayant entre eux la petite Henriette pour trait d'union, ils s'habituaient doucement à une intimité plus grande et... il arriva ce qui devait arriver.

Philippe s'était enfin guéri de la passion que Marie lui avait inspirée, et un jour il se dit qu'il se marierait volontiers, bien qu'il eût tout près de quarante ans, si la mère de sa filleule, ne trouvant pas qu'il fût trop vieux, consentait à le prendre pour époux.

Et, naturellement, ce fut à Mme Clavière qu'il parla tout d'abord de ses intentions, après quoi il la chargea de négocier la chose matrimoniale.

La Dame en noir n'eut pas à faire un long plaidoyer en faveur de l'ingénieur pour convaincre Blanche qui, au bout de deux ans de veuvage, était un peu consolée.

Après avoir écouté son amie, la jeune veuve répondit :

— J'ai besoin d'un peu de bonheur, je crois que M. Beaugrand me le donnera.

Et le mariage se fit.

Et quelques mois après, Blanche disait à la Dame en noir, en se jetant à son cou :

— Je pense toujours à mon Henri ; mais je suis heureuse, Philippe est si bon !

* *

Le baron de Simiane, disparu, n'en avait pas moins eu la honte de ce qu'on appelle à la Bourc une exécution. Mais il n'en était plus à avoir peur d'un scandale, à s'affecter d'une tache à son honneur.

Tous les biens de la maison de Simiane, autrefois si riche et si puissante, l'hôtel de la rue de Bellechasse, deux autres immeubles à Paris, les domaines, les bois, les fermes avaient été saisis judiciairement et vendus par expropriation.

Blanche n'était pas intervenue, elle avait laissé faire, et même, volontairement, elle s'était dessaisie de ses droits afin que les créanciers, qui ne le méritaient guère pourtant, fussent désintéressés dans la mesure du possible.

Cependant, ne voulant pas voir s'en aller en des mains étrangères tout ce que ses parents avaient possédé, elle avait racheté le beau et vaste domaine de Bresle, dans le Loiret, à quelques kilomètres de Pithiviers.

Cette magnifique propriété avait été un don fait par Louis XIV à un comte de Bresle pour services exceptionnels rendus à la famille royale.

C'était au château de Bresle que la baronne de Simiane, née Germaine de Bresle, était venue au monde; c'était à Bresle que son enfance s'était écoulée, à Bresle qu'elle s'était mariée, à Bresle enfin que la baronne aimait à passer chaque année trois ou quatre mois de la belle saison.

Et c'était plus encore en souvenir de sa mère que pour conserver quelque chose de sa famille que Blanche avait acquis le château de Bresle, où se trouvaient les portraits de ses ancêtres maternels et ceux de sa mère et de son père.

Blanche avait racheté le domaine cinq cent mille francs, à peine le tiers de sa valeur réelle.

A cette époque, au lendemain de la guerre, l'argent était rare ou plutôt se cachait, et les propriétés immobilières d'une certaine importance trouvaient difficilement des acquéreurs. Nous connaissons tels et tels superbes domaines qui, alors, ont été vendus à vil prix.

Pour payer Bresle, Blanche, l'année suivante, vendit l'hôtel de Mégrigny avec son mobilier, et vint habiter un appartement au deuxième étage d'une maison du boulevard Malesherbes.

Elle n'avait pas voulu toucher au million qu'elle avait si heureusement arraché des mains de son frère; il était à sa fille, ce million, et elle tenait à le lui conserver intact.

Pendant son second vovage, elle n'allait que très rarement à Bresle; mais après des travaux assez importants que M. Beaugrand y fit exécuter, le château devint la résidence préférée des nouveaux époux, et ils s'y trouvaient si bien qu'ils y restaient presque toute l'année.

Philippe aimait André et avait tout simplement voulu l'avoir près de lui pour lui donner des conseils en cas de besoin et lui rendre plus faciles ses débuts dans la carrière administrative.

Il va sans dire qu'André voyait souvent M. Beaugrand, et qu'il l'écoutait avec la plus grande déférence.

Il y avait bien aussi, pour attirer le sous-préfet au château, les jolis yeux de Mlle Henriette de Mégrigny; mais le modeste sous préfet, tout entier à ses fonctions et ayant à cœur de justifier la confiance qu'on avait mise en lui, malgré sa jeunesse, se tenait extrêmement réservé vis-à-vis de la jeune fille. Du reste, ainsi qu'il l'avait dit à sa mère, il ne savait pas bien encore si ce qu'il éprouvait était de l'amour.

Mais les yeux d'Henriette, ses yeux de dix-sept ans, étaient bien doux et en même temps bien brillants, et il ne tarderait pas à venir, le moment où André sentirait sérieusement pénétrer en lui la flamme du regard de la belle jeune fille.

En attendant, il travaillait et, déjà, attirait l'attention sur lui.

— Hé ! hé ! mon cher ami, avait dit le ministre à M. Beaugrand, il va bien votre jeune homme, il va très bien; nous ferons de lui quelque chose. Si vous en avez encore deux ou trois de la même pâte à me recommander, ne vous gênez pas.

V

LES JEUNES FILLES

A Bresle, sans aucune exagération dans les dépenses, mais avec ce sentiment du beau et le goût qui le caractérisaient, M. Philippe Beaugrand avait fait exécuter, sous sa direction et pour ainsi dire sous ses yeux, de véritables merveilles.

Le vieux château restauré était un objet d'admiration.

Mais c'était surtout dans les jardins et le parc que se trouvaient réunies toutes les magnificences, lesquelles rappelaient les merveilles créées sous Louis XIV par le surintendant Fouquet, dans son domaine de Vaux.

Par une belle matinée de printemps, — on était au mois de mai, — deux jeunes filles se promenaient dans une des allées ombragées du jardin. Elles marchaient lentement, côte à côte, et causaient gaiement. Assurément, il n'entrerait rien de triste dans leur conversation, car à chaque instant un petit rire argenté éclatait entre les lèvres de l'une ou de l'autre, quand elles ne se mettaient pas à rire ensemble.

L'une de ces jeunes filles était Mlle Henriette de Mégrigny; l'autre, Mlle Claire Dubessy, était l'amie de Henriette, sa meilleure amie, c'est à-dire parmi toutes les jeunes filles qu'elle connaissait celle qui était le plus près de son cœur. De fait, Claire et Henriette s'aimaient comme deux sœurs. Depuis qu'elles s'étaient intimement liées, — et cela remontait assez loin déjà, — elles n'avaient jamais eu rien de caché l'une pour l'autre.

La même année, Claire et Henriette étaient sorties du pensionnat. Hélas ! on allait se quitter. Mlle de Mégrigny resterait l'hiver à Paris, passerait l'été à Bresle, tandis que Mlle Dubessy, emmenée par son tuteur, — car elle était orpheline de père et de mère, — allait habiter dans le département de la Vienne, à quelques lieues de Poitiers, sans avoir même l'espoir de venir à Paris de loin en loin.

Or, depuis que par la force des choses les jeunes filles avaient été séparées, et avant ce jour où nous les présentons aux lecteurs, se promenaient dans le parc de Bresle, elles ne s'étaient vues qu'une seule fois, et encore n'avaient-elles pu rester ensemble que quelques heures.

Elles étaient à peu près de la même taille et avaient l'une et l'autre la grâce adorable, cette suprême distinction qui révèle une excellente éducation, et ce charme mystérieux qui enveloppe et attire.

Ce que Mlle de Mégrigny avait en plus que son amie d'un côté, Mlle Dubessy l'avait en plus d'un autre côté. Henriette, d'une sensibilité exquise, trop sensitive peut-être, c'est à-dire trop facile à recevoir les impressions était toute de douceur et de tendresse, et manquait un peu de volonté et d'énergie, et cela elle ressemblait beaucoup à sa mère, dont elle avait le cœur excellent et toutes les délicatesses féminines. Mlle Dubessy, elle, était d'une nature ardente, c'était un caractère. Un sang chaud coulait dans ses veines, il y avait en elle de la virilité, de la force. Très sensible aussi, mais moins impressionnable que son amie et plus ferme, plus absolue dans ses résolutions, elle pouvait, le cas échéant, soutenir une lutte très vive, même contre son tuteur, qu'elle aimait beaucoup pourtant, et dont jusqu'alors elle avait toujours écouté les conseils avec déférence.

VI

CE QUI SE DIT ENTRE JEUNES FILLES

Un jour les deux jeunes filles faisaient la promenade et se faisaient des confidences.

— Parmi les jeunes gens que tu connais, dit Mlle de Mégrigny, il s'en trouvera un qui aura le bonheur de te plaire.

— Jamais ! dit Claire d'un accent singulier.

— Cependant...

— Des espèces de sauvages ! ajouta Mlle Dubessy avec dédain.

— Décidément tu as quelque chose contre ces pauvres provinciaux.

— Non, rien, je t'assure; ils ne sont pas sans aucune qualité, mais je vois trop bien leurs défauts : que d'étroitesse de vues, que de mesquinerie dans les idées ! rien d'élevé, toujours la terre à terre quand je voudrais, moi, avoir des ailes pour m'élever vers le ciel.

Quand M. Darimon me dit gravement : — Claire, il faut pourtant que tu penses à ton mariage, je souris et je hausse les épaules.

— Tu ne veux donc pas aimer ?

— Si, je veux aimer, si, je désire aimer ! Est-ce que tu crois que rien ne s'agite en moi ? Henriette, toutes les aspirations de

la jeune fille, de la femme sont dans mon âme. Mais qui aimer ? Où est-il celui qui fera palpiter mon cœur, qui me fera connaître les délicieuses émotions de l'amour tel que je l'ai rêvé ? Mais existe-t-il ce jeune homme que je voudrais aimer, à qui je donnerais mon cœur tout entier en lui confiant le soin de la rendre heureuse ?

—Oui, Claire, il existe et tu le rencontreras.

Mlle Dubessy secoua la tête.

—J'en doute, fit-elle avec un doux sourire.

Et pourtant, continua-t-elle comme rêveuse, aimer et être aimée, c'est toute la vie !

—Oui, c'est toute la vie, répéta Blanche.

—Je veux être aimée pour moi-même et, malheureusement, cela ne peut pas être.

—Pourquoi donc ?

Hé ! parce que je suis riche, trop riche ; on verra toujours moins ma personne que ma fortune.

—En parlant ainsi, ma chérie, tu es injuste envers toi, d'abord, et aussi envers celui qui t'aimera comme tu veux être aimée, comme tu as le droit d'être aimée. Si tu voyais mieux ce que tu vauds, tu aurais plus de confiance en tes mérites personnels.

—Hélas ! nous sommes en un temps où l'on ne voit que l'argent, où l'on ne pense qu'à l'argent, où l'on fait tout pour de l'argent.

—Soit ; mais il existe encore des hommes qui ne sacrifient pas à l'idole du jour. C'est un de ceux-là, grand par le cœur et par la pensée que tu rencontreras.

—Mais serais-je aimée comme je veux l'être que j'en douterais !

—Par exemple, je ne comprends pas une pareille défiance. Mais va, Claire, sois tranquille, le jour où tu seras sincèrement aimée par un brave garçon digne de toi, tu sauras bien reconnaître que ce n'est pas de la fortune qu'il sera amoureux.

—En attendant j'ai le cœur libre et je le garderai libre pour ce digne garçon digne de moi qui ne viendra probablement jamais.

Oh ! ce que tu dis n'est pas ce que tu penses ! fit Henriette. Mlle Dubessy passa la main sur son front, comme pour se débarrasser d'une pensée importune ; puis reprenant son air enjoué :

—Nous causons pour nous amuser, dit elle.

—En nous occupant de choses très sérieuses, répliqua Mlle de Mégrigny.

Sérieuses, si l'on veut, fit Claire.

Et la singulière jeune fille qui, tout à l'heure, était prête à pleurer, se mit à rire.

—Mais reprit-elle, je m'aperçois que c'est toujours de moi que nous parlons ; voyons, Henriette, raconte-moi quelque chose.

—Mais je ne vois pas ce que je pourrais te dire.

—N'importe quoi, tout ce que tu voudras.

—Eh bien, je t'aime toujours comme je t'aimais quand nous étions au pensionnat ; je sens que je t'aimerai de même toute la vie, que ton bonheur fera partie du mien et que si tu étais malheureuse, je le serais aussi.

—Tiens, tu es adorable, dit Claire, en jetant ses bras au cou d'Henriette, qu'elle embrassa avec effusion.

Après un silence, elle reprit :

—Si je me mettais à penser que par suite de tels ou tels événements nous pourrions être séparées pour toujours, je m'attristerais encore.

—Mais je ne vois rien qui puisse nous séparer, si ce n'est la mort.

—Il y a dans la vie tant de choses imprévues !

Décidément, Claire, tu la vois trop en noir la vie.

—Alors, mettons-y un peu de rose. Henriette, penses-tu quelquefois à un beau jeune homme que tu fais voir ton imagination et que tu voudrais avoir pour mari ?

—J'y pense comme tu dois y penser toi-même, comme nous y pensions déjà au pensionnat ; te souviens-tu de ce que nous nous racontions ?

—C'étaient toutes les choses folles qui nous passaient par la tête.

—Tu le voulais blond.

—Parce que je suis brune. Mais tu le voulais blond aussi.

—Parce que comme toi je suis brune.

—N'était-ce pas plutôt pour nous faire plaisir l'une à l'autre que nous le voulions blond.

—Peut-être, fit Henriette en souriant. Et maintenant, veux-tu toujours qu'il soit blond ?

—Je ne tiens plus du tout à la couleur des cheveux. Et toi ?

—Moi, je préfère les cheveux châtain.

—Ah ! fit Mlle Dubessy, regardant fixement Henriette qui, sous le regard scrutateur de son amie, se sentit légèrement embarrassée.

Donc, continua Claire avec un fin sourire, il a les cheveux châtain ? Mais il ne me suffit pas de savoir cela ; il faut que tu me fasses complètement son portrait.

Et comme Henriette restait silencieuse, Claire poursuivit :

—Il est jeune et beau, n'est-ce pas ?

—Dame, oui.

—De bonne famille ?

—Certainement.

—Un grand nom ?

—Je n'ambitionne pas un titre.

—Et tu as raison, chère Henriette ; mais il a, j'en suis sûre, la noblesse du cœur.

—Oui, Claire, la vraie noblesse, celle du cœur.

—Il est grand, bien fait, distingué et d'élégante tournure ?

—Sous tous les rapports, il est très bien.

—Intelligent, instruit ?

—Oui, oui. Et il est bon, et... il n'a que ses sentiments généreux et élevés.

—Enfin, c'est un jeune homme parfait.

—Eh bien, oui, parfait.

—Comme Mlle de Mégrigny peut le rêver. Mais il n'existe pas seulement dans ton imagination, ce beau jeune homme, la fiction d'autrefois est aujourd'hui la réalité. Tu l'as vu, ce jeune homme, tu le connais.

—Oui.

—Et tu l'aimes ?

—Oui, Claire, je l'aime.

—En cela encore, ma chérie, tu es plus heureuse que moi.

—A ton tour, tu aimeras.

—J'attends, soupira Mlle Dubessy.

Après un silence, elle reprit :

—Y a-t-il longtemps que tu le connais, ce jeune homme ?

—Il a été mon ami d'enfance.

—Attends donc, tu m'as souvent parlé, au pensionnat d'un jeune étudiant appelé André.

—C'est lui, Claire, c'est lui !

—Il vient à Bresle ?

—Souvent. Nous aurons sa visite aujourd'hui, tu le verras.

—Cela me fera grand plaisir. M. et Mme Beaugrand le reçoivent bien ?

—Comme un ami de la maison.

—Seulement ?

—Mais...

—Vous n'êtes donc pas fiancés ?

—Pas encore.

—Pourquoi ? Car il t'aime, M. André ; il est impossible qu'il ne soit pas amoureux fou de Mlle de Mégrigny.

—Qui sait ? Je crois bien qu'il m'aime ; mais je n'en suis pas absolument sûre ; il ne me le dit pas.

—Pourtant, il te fait la cour...

—Il ne me fait pas la cour.

—Ah !

—Il est avec moi, depuis quelque temps surtout, d'une timidité... c'est à peine s'il ose m'adresser la parole.

—En vérité ! Ah ! il n'ose pas te parler ; mais il a assez de hardiesse pour te regarder, je suppose, pour t'admirer ?

—Quant à cela, oui, et avec une expression.

—Tu n'as pas besoin de m'en dire davantage : il t'aime, Henriette, il t'aime, il t'adore ! Selon moi, celui qui aime sincèrement doit être timide et crainctif auprès de celle qu'il aime, ainsi que l'est M. André vis-à-vis de toi. Il t'aime, et c'est ainsi que je veux être aimée, moi, si je dois l'être un jour.

Ce que je ne peux pas souffrir chez un jeune homme, c'est là fatuité, ces airs vainqueurs d'un don Juan, qui semble dire : regardez-moi ! et qui expriment un ridicule contentement de soi-même. Tous sont un peu trop comme cela aujourd'hui ; quand ils se font quelque peu aimables, on dirait que c'est à regret ; toujours il semble qu'on attend d'eux l'aumône d'un regard ou d'un sourire ; et s'ils vous font réellement la cour, on s'aperçoit vite qu'ils dissimulent des pensées intéressées.

—Toujours ta défiance, Claire.

—Eh bien, oui ; je suis sous ce rapport fort sceptique, c'est un état maladif de mon âme. Mais revenons à M. André ; lui, au moins, ne ressemble pas à tant d'autres ; il n'affiche pas des prétentions sottées, ce n'est pas un fat, et loin de se croire irrésistible, il doute de lui et se demande probablement s'il est digne de toi, s'il a de mérites suffisants pour être aimé.

—Il a tout, Claire, tout.

—Assurément. Tu l'aimes, tu dois le trouver parfait. Il est, m'as-tu dit, bien accueilli par ta mère et M. Beaugrand ?

—Ma mère a beaucoup d'affection pour lui ; quant à M. Beaugrand, qui le connaît depuis son enfance, il l'aime comme s'il était son fils.

—Mais, alors, que craint-il ? Pourquoi ne demande-t-il pas ta main ? Qu'attend-il ?

—Je ne sais pas.

—Serait-il retenu par quelque sentiment de délicatesse ?

—Mais, je ne vois pas.

—Ses parents sont-ils riches ?

—Il n'a plus que sa mère. André n'a jamais connu son père qui, plusieurs mois avant sa naissance, est mort des suites d'un duel.

—C'est triste.

—Ce fut un grand malheur pour lui et pour sa mère, qui ne s'est pas remariée et qui, adorant son fils, s'est consacrée à lui tout entière.

—Voilà une bonne mère.

—Oh ! oui, bonne comme la mienne. Mme Clavière est toute de cœur.

—Mme Clavière, dis-tu ?

—Oui.

—Hier soir, M. Beaugrand a parlé de M. Clavière.

—Oui, d'André.

—Ainsi, ton amoureux est ce jeune sous-préfet dont M. Beaugrand faisait si chaleureusement l'éloge ?

—Jo t'ai dit que M. Beaugrand l'aimait comme son fils.

Mlle Dubessy resta un instant songeuse, puis reprit :

—Henriette, je reviens à mon idée : voyons, Mme Clavière est-elle riche ?

—Je ne crois pas qu'elle ait beaucoup de fortune, car elle a toujours vécu très modestement, ne dépensant presque rien pour sa toilette, faisant sans doute des économies afin de faire donner à son fils l'instruction qu'il a reçue, car André est réellement très instruit. M. Beaugrand le dit et il s'y connaît.

Toutefois, Mme Clavière a certainement de l'aisance, car ce n'est pas le faible traitement de sous-préfet qui ferait vivre André et sa mère et permettrait à celle-ci de venir en aide à de nombreuses misères dans l'arrondissement.

—Ainsi Mme Clavière fait beaucoup de bien ?

—Oui.

—Relativement, c'est-à-dire selon ses moyens ?

—Sans doute.

—Mettons qu'elle donne à des malheureux mille ou douze cents francs par an, ce n'est pas une affaire. Bref, il ressort de ce que tu viens de me dire que Mme Clavière est à peu près sans fortune et que le traitement de sous-préfet, si minime qu'il soit, aide à vivre la mère et le fils. Or, ma chère Henriette, ta dot sera — tu me l'as toujours dit — d'un million.

—Oui.

—M. André Clavière doit connaître le chiffre de ta dot.

—Je ne sais pas.

—Il le connaît sois-en sûre.

—Je ne crois pas qu'on ait jamais parlé de ma dot devant lui.

—Mme Clavière et Mme Beaugrand se voient-elles ?

—Rarement. Mme Clavière, qui n'aime pas beaucoup le monde et semble avoir fait le serment d'être toujours vêtue de noir, sort très peu ; mais elle et ma mère sont deux amies.

—Bien. Donc, ma chérie, sans aucun doute, Mme Beaugrand n'a pas laissé ignorer à Mme Clavière que tu apportais à ton mari, le jour même de ton mariage, un million, et Mme Clavière l'a dit à son fils. Ah ! je me doutais bien qu'il y avait une barrière entre toi et M. André. Cette barrière, ma chérie, c'est ta dot. Voilà ce qui rend ton amoureux craintif, ce qui le retient et même le repousse ; voilà pourquoi il ne demande pas ta main. C'est ce sentiment de délicatesse dont je parlais tout à l'heure. Ne cherche pas une autre cause à l'attitude de M. André Clavière et à son silence.

—Je n'avais pas songé à cela ; oui, Claire, tu as raison. Mais c'est très ennuyeux, continua Mlle de Mégrigny avec une petite moue charmante, car ça peut durer longtemps ainsi, même toujours.

—Oh ! toujours...

—C'est vrai, je finirais par me lasser, fit gentiment Henriette.

—Attendu que la patience a ses limites, ajouta Mme Dubessy.

—Claire, si tu étais à ma place, que ferais-tu ?

—Eh bien, si j'étais à ta place...

—Dis, dis !

—Je me laisserais tout de suite, parce que je ne voudrais pas d'un amoureux qui fût muet.

—Pourtant, Claire...

—Oh ! je me rends parfaitement compte de la situation dans laquelle se trouve M. André Clavière vis-à-vis de toi et de tes parents ; il est presque pauvre et tu es riche ; ses craintes, ses hésitations sont faciles à comprendre ; d'un autre côté, il ignore que tu l'aimes.

—Peut-être l'a-t-il deviné.

—Oui, peut-être, mais cela n'est pas certain. Enfin, il se tait. Eh bien, si j'étais à ta place, je m'y prendrais de telle manière que je le forcerais à parler.

—C'est bien difficile.

—Sans doute ; mais une parole en amène une autre, à une question il faut une réponse. Et puis, ma chérie, tu as une excellente mère qui, peut-être, attend anxieusement tes douces confidences. Est-ce qu'on cherche à te faire faire un mariage riche ? Je ne le crois pas. Du reste, tu t'y refuserais. Va, je connais tes idées qui sont aussi les miennes : qu'est-ce que nous voulons ? Être aimées, pas autre chose ; mais aimées sincèrement, ardemment. L'argent n'est rien ; le bonheur avant tout. Aimer et être aimée, voilà le bonheur. Pour nous, ma chère Henriette, tout est dans l'amour.

Pour ma part, si j'ai un jour le bonheur d'aimer et d'être aimée, je ne m'inquiéterai guère de savoir si celui que j'aime est riche ou pauvre. Sur ce point, par exemple, mon cher tuteur ne pense pas du tout comme moi ; mais cela m'est parfaitement égal, étant bien résolue, le moment venu, à n'agir que selon mon cœur et ma raison.

A ne te rien cacher, Henriette, je voudrais aimer et être aimé d'un jeune homme pauvre, un autre André Clavière, car bien que je ne le connaisse pas encore, ce que tu m'as dit de lui et de son caractère me porte à l'enthousiasme.

Oui, oui, M. André Clavière est bien l'un des maris que nous rêvions autrefois. Et puisque tu as trouvé le tien, ma chérie, je ne désespère plus autant de voir venir le mien.

S'il est pauvre, tant mieux, j'en serai ravie ; confiante en l'avenir sûre d'être heureuse, je serai fière de partager ma fortune avec lui.

—Et ta défiance et ton scepticisme ? fit Henriette, souriant malicieusement.

—Je ne serai plus défiant ni sceptique le jour où je me sentirai aimée.

—C'est très bien, Claire. Oh ! je pense absolument comme toi ; mais si ton amoureux ressemble à André, si la grande fortune le rend craintif, le retient et même le repousse ?

—Ah ! je l'en aimerai davantage !

—Je comprends cela ; mais si, comme André, il ne parle pas ?

—Oh ! comme tu le disais toi-même tout à l'heure, je saurai bien deviner que je suis aimée.

—Alors ?

—Alors, Henriette, comme je n'ai pas ma mère pour me venir en aide, je serai forcée de prendre une initiative qui, d'ailleurs, ne répugnera pas à ma nature. Franchement, nettement, je lui dirai : Vous m'aimez et je vous aime ; l'argent n'a rien à voir dans les choses du cœur, agissez comme si j'étais sans fortune.

Et mettant sa main dans la sienne, j'ajouterai : Demandez-moi à mon tuteur, je serai heureuse d'être votre femme !

Mlle de Mégrigny ébaucha un sourire, baissa la tête et, pendant quelques instants, resta songeuse.

—Henriette, à quoi penses-tu ? lui demanda son amie.

—A tout ce que tu viens de me dire.

—Et tu trouves que je suis toujours la même, toujours aussi folle ?

—Oui, tu es toujours la même, toujours grande, généreuse, ferme dans tes convictions, superbe dans tes idées, toujours forte et vaillante. Je voudrais te ressembler.

—Que dis-tu là ? Comme tu connais peu la puissance de ton regard et le charme de ton sourire !

—Oh ! flatteuse !

—Interroge à ce sujet M. André Clavière.

—Claire, je ne t'écoute plus ; d'ailleurs la cloche ne va pas tarder à sonner le déjeuner ?

—Est-ce que M. André est attendu pour déjeuner ?

—Oui.

—Oh ! alors, fit Mlle Dubessy en se levant, il doit être déjà arrivé, et je comprends qu tu aies hâte de le revoir.

—N'est-ce pas plutôt toi qui as hâte de le connaître ?

Claire se mit à rire. Et, passant son bras sous celui d'Henriette :

—Viens, dit-elle, viens !

Dans l'après-midi, quand le jeune sous-préfet se fut retiré et que les deux amies se retrouvèrent seules, Claire dit à Henriette :

—Il est charmant, M. André Clavière, et quoique prévenue en sa faveur, je l'ai trouvé bien au-dessus de tout ce que tu m'en avais dit ; tu ne faisais que lui rendre justice en me disant ce matin : " Sous tous les rapports il est très bien. " Oui, il est très bien : en lui rien de commun, distinction parfaite.

Son sourire révéla une extrême finesse de pénétration, et une intelligence rare éclata dans son regard clair et franc. Il parla peu, mais il causa agréablement ; il a de l'à-propos et dans ce qu'il dit, il n'y a rien de vide et de banal ; il sait se faire écouter et je n'ai pas été sans m'apercevoir que M. Beau-grand avait du plaisir à l'entendre.

—Alors, Claire, tu comprends...

—Oui, chère amie, je comprends que tu l'aimes. Mais on le distinguerait entre cent, entre mille. On sent qu'il a été parfaitement élevé ; sa mère est certainement une femme du premier ordre.

—C'est une mère admirable.

—J'ai beaucoup observé M. Clavière, ma chère Henriette, et j'ai acquis la certitude que je ne m'étais pas trompé en te disant : il t'aime, il t'adore !

—Tu as vu cela ?

—Comme si c'était difficile à voir ! Mais cela saute aux yeux. Vainement il cherche à cacher ce qu'il croit son secret, à chaque instant il se trahit.

Son secret ! il n'en est plus un pour M. et Mme Bougrand.

—Tu crois qu'ils ont deviné ?...

—Oui, je le crois, j'en suis sûre.

—Mais, alors, pourquoi est-il si timide ? dit ingénument Mlle de Mégrigny.

—Ah ! pourquoi ? je te l'ai dit : ta dot, Henriette, ta dot ! La jeune fille soupira.

—Ne te plains pas trop de sa timidité, continua Mlle Dubessy, je la trouve charmante, moi ; elle existe si peu chez les jeunes gens d'aujourd'hui ! D'ailleurs qu'indique-t-elle, cette timidité de M. André ? Que son amour pour toi est aussi profond que respectueux. Je te le répète, Henriette, le véritable amour est toujours timide.

Mais patience, le moment viendra où, forcément, ton bel amoureux perdra sa timidité.

De retour à Pithiviers, le jeune sous-préfet se rendit auprès de sa mère pour l'embrasser. C'était un devoir filial auquel il ne manquait jamais.

—As-tu passé une journée agréable ? demanda Mme Clavière.

—Délicieuse, répondit le jeune homme.

—Comme toujours, du reste, fit la mère en souriant.

—C'est vrai.

—Nos amis vont bien ?

—Très bien ; ils se plaignent toujours de te voir trop rarement.

—Ils savent que je sors très peu.

—Sans doute, sans cela ils pourraient être mécontents.

—Ils avaient beaucoup de monde ?

—Seulement une douzaine de personnes, entre autres une jeune fille très jolie, amie de Mlle de Mégrigny, que je ne connaissais pas encore, mais dont j'avais plusieurs fois déjà entendu parler. Elle est à Bresle pour une quinzaine de jours.

—Avec ses parents ?

—Non ; elle est orpheline de père et de mère, sans famille, m'a-t-on dit.

—Elle est toute jeune ?

—Pas encore dix-neuf ans.

—Oh ! la pauvre enfant !

—Elle est, paraît-il, immensément riche.

—La fortune si grande qu'elle soit ne tient pas lieu d'une mère.

—Oui, chère mère, oui, rien ne peut remplacer une mère, une bonne mère comme toi, surtout.

—Comment s'appelle cette jeune fille ?

—Claire Dubessy.

—Claire Dubessy ! exclama la Dame en noir, avec un brusque mouvement de surprise.

—Est-ce que tu la connais ?

—Je ne l'ai jamais vue ; mais j'ai entendu parler d'elle.

—Si j'avais à la voir, à lui parler, ce n'est pas au château de Bresle que j'irais la trouver. Ainsi Mlle Claire Dubessy est une amie de Mlle de Mégrigny ?

—Une amie de pension.

—En effet, Mlle Dubessy a passé plusieurs années au pensionnat des Dames de Saint-Vincent rue de Rueil.

André regarda sa mère avec étonnement. Mme Clavière paraissait pensive.

—Chère mère, reprit le jeune homme, je devine que tu sais bien de choses concernant Mlle Dubessy.

—Soit, mais ne m'interroge pas ; je ne pourrais rien te dire. Elle est jolie m'as-tu dit ?

—Oui, très jolie.

—Est-elle affectueuse ?

—Oui, et je la crois très bonne.

J'ai remarqué que Mlle Henriette et elle avait l'une pour l'autre une grande amitié.

—Est-elle fière, hautaine ?

—Pas le moins du monde.

Elle m'a paru pleine de franchise.

—Crois-tu qu'elle a du cœur ?

—Je crois qu'elle en a beaucoup et qu'elle est très sensible.

—Enfin, ta première impression a été bonne ?

—Excellente, chère mère, et j'ai senti tout de suite que Mlle de Mégrigny avait en Mlle Dubessy une amie sincère et dévouée, ce qui m'a fait éprouver un vif plaisir.

—C'est bien ; tu ne peux pas me faire de cette jeune fille un plus bel éloge.

Et Mme Clavière se mit à parler d'autres choses.

Un soir, Mme Clavière dit à son fils :

—J'ai fait la nuit dernière un très vilain rêve : je voyais Edouard au fond d'une fosse profonde où il était tombé ; il ne pouvait sortir de ce trou, car il avait les jambes brisées, et, d'une voix déchirante, il m'appelait à son secours en me tendant les bras. Ce n'est qu'un rêve, André, mais je suis inquiète, très inquiète au sujet de ce pauvre enfant, et toi même l'es aussi. Il y a quelque chose qu'il ne nous dit pas, qu'il tient à nous cacher. Peut-être est-il absolument sans argent ?

—Cela n'est guère possible, puisqu'il a reçu mille francs sur son tableau.

—Et s'il avait d'autres dettes que celle de son emprunt au marchand de tableaux ?

—Cela se peut, chère mère, car avec le caractère étrange d'Edouard on ne sait jamais rien.

—Mon rêve de la nuit dernière m'a tellement frappée que je ne me suis pas rendormie, et toute la journée j'ai eu devant les yeux Edouard dans la fosse avec les jambes brisées. André, j'ai le pressentiment que le malheureux est dans une situation horrible.

—Eh bien, chère mère, ne te tourmente plus ; j'ai affaire à Paris, une visite au ministre ; j'rai demain, et à mon retour, je l'espère, tu seras rassurée ; car je verrai Edouard, et qu'il le veuille ou non, il parlera. Tu ne peux pas vivre ainsi dans des alarmes continuelles. Hé, je ne suis pas tranquille non plus. Une fois pour toutes, il faut que nous sachions à quoi nous en tenir, je ne reviendrai pas de Paris sans en avoir enfin le cœur net.

VII

RELÈVE TOI !

C'était le lendemain d'une de ses courses épuisantes à travers Paris, chez les éditeurs, où, après avoir vainement demandé du travail, Edouard était revenu chez lui découragé, écœuré, l'âme brisée, plein de dégoût, enfin plus sombre et plus désespéré que jamais.

Il s'était couché sans avoir soupé, effrayé qu'il était de voir sa note grossir chez le traiteur. Et cependant il ne dépensait guère pour se nourrir ou plutôt pour ne pas mourir de faim, à peine un franc cinquante centimes par jour. Toute la nuit il avait été agité, secoué par des pensées troublantes qui avaient éloigné le sommeil. Et Dieu sait, cependant, si dormir lui eût été nécessaire. Le sommeil apporte l'apaisement, et pendant quelques instants il fait oublier.

Il avait entendu le roulement des voitures des laitiers, celui des lourds camions déjà occupés au transport des matériaux pour une grande maison en construction ; une dispute entre balayeurs, avec éclats de voix, avait déchiré ses oreilles. Puis était venu, chez le serrurier du voisinage, le bruit des marchands des quatre saisons, qui poussent devant eux leurs petites voitures chargées de légumes et de fruits ; la sonnette d'un fontainier poseur de robinets ; les cris des petits marchands de mouron pour les petits oiseaux ; les : *A la moule ! à la moule !... Il arrive le maquereau !... La raie tout en vie ! tout en vie !... Bonne friture de Seine*, etc., des marchands de poissons, passant, ayant un énorme panier à chaque bras ; enfin il avait entendu tous ces bruits de la rue si divers qui in-

diquent le mouvement, la vie de la grande cité, et annoncent qu'après le repos Paris se remet au travail.

Neuf heures sonnèrent à l'horloge de la mairie du XVIII^e arrondissement. Edouard était encore couché ; il sortit de son lit. Oh ! à pareille heure ! Ce n'était plus le temps où le premier rayon de soleil le trouvait debout. Aujourd'hui se lever plus tôt ! pour quoi faire ? Ah ! la journée était bien assez longue pour qu'il eût tout le temps de souffrir de son désœuvrement.

Il s'habilla, ce qui ne fut pas long, ouvrit la fenêtre de sa chambre et s'accouda sur la barre d'appui.

Des enfants jouaient sur la petite place de la mairie ; les mamans, tout en veillant sur eux, tricotaient, cousaient ou faisaient du crochet.

Assise sur un banc, une nourrice était avec son nourrisson.

Edouard pensait à sa pauvre mère, il pensait à son enfance et s'attendrissait ; deux larmes perlaient aux franges de ses paupières.

Ce spectacle des enfants et des mères lui était pénible.

Il eut un sourire plein d'amertume et détourna son regard qui se porta sur une fenêtre de la maison en face. Il y avait à cette fenêtre une cage dans laquelle sautaient, volaient, s'ébattaient joyeusement de jaunes canaris. C'était une famille ; car Edouard vit le père et la mère donner la becquée à leurs petits, bien qu'ils fussent déjà grands comme eux.

—Jusqu'aux oiseaux qui sont heureux ! soupira-t-il ; voilà des petits qui sont grands et n'ont plus besoin d'être couvés par la mère, protégés par le père ; n'importe, Dieu leur conserve leurs parents, et à moi tout petit, tout petit, il a enlevé les miens !

A une autre fenêtre, immédiatement au-dessus de celle des oiseaux, fenêtre encadrée de volubilis, de pois de sentour, de gobéas blancs et bleus, qui s'entrelaçaient, unissant leurs fleurs pour former des guirlandes, deux jeunes filles se tenaient debout, les yeux fixés sur Edouard dont elles voyaient la pâleur, les traits altérés et peut-être devinaient la souffrance.

Toutes deux étaient blondes, les deux sœurs, sans doute, et toutes deux étaient jolies, et au milieu de ce cadre de verdure et de fleurs qui semblait être là pour elles, elles avaient quelque chose d'une apparition céleste et poétique. Comme s'il eût deviné qu'il était l'objet d'une attention quelque peu curieuse et indiscrète ou qu'il eût senti peser sur lui le regard des jeunes filles, Edouard leva les yeux sur la fenêtre enguirlandée ; mais, aussitôt, comme si elles eussent été effrayées, les jolies blondes disparurent et la fenêtre se ferma.

—Je leur ai fait peur, se dit tristement Edouard ; mais je suis donc devenu bien laid, laid à épouvanter les enfants et les jeunes filles !

Il eut un haussement d'épaules suivi d'une sorte de trépidation nerveuse ; puis avec un mouvement fébrile il referma sa fenêtre et alla se placer devant la glace posée sur le marbre de la cheminée. Il fut frappé de sa pâleur, de ses yeux caves, bistrés, de son amaigrissement, de l'altération malade de son visage.

—C'est vrai, murmura-t-il avec un accent douloureux, je suis laid, laid, affreux, je ne suis plus que l'ombre de moi-même ; j'ai l'aspect d'un fantôme, et voilà pourquoi l'on s'enfuit à ma vue ; j'épouvante !

Elles sont charmantes, mes voisines d'en face ; et après ? Qu'est-ce que cela peut me faire qu'elles soient jolies et blondes aux yeux bleus comme leurs volubilis ? Est-ce que j'ai le droit de regarder les jeunes filles, quand le sourire qui parle s'est pour toujours envolé de mes lèvres, quand mes yeux sont sans éclat et que mon cœur, ou ce qu'il en reste, est noyé dans toutes les amertumes ? Laissons à d'autres l'amour avec ses extases, les douces joies et les espérances qu'il donne. L'amour, l'amour ! Il n'existe pas pour moi, comme aucune des joies de ce monde.

Il se redressa brusquement, ses traits se contractèrent, et un éclair sinistre sillonna son regard.

—Ma fiancée à moi, s'écria-t-il, ma fiancée, c'est la mort !

Il s'affaissa sur un siège et, la tête dans ses mains, il resta comme anéanti. Soudain, un coup de sonnette retentit à la porte de l'atelier.

Edouard se dressa comme par un ressort et regarda autour de lui avec effarement.

—On a sonné, grommela-t-il ; qui donc peut venir ici ?

Un second coup de sonnette se fit entendre.

Alors l'artiste sortit de sa chambre, traversa l'atelier et, avant d'ouvrir :

—Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

—C'est moi, André, ton frère, ouvre donc !

—André, oh ! fit Edouard bouleversé.

Mais il était pris, cette fois, il ne pouvait pas s'esquiver. Il ouvrit.

André sauta au cou de son ami, et quand il l'eut embrassé :

—Ah ça, voyons, dit-il, que fais-tu ? Que deviens-tu ?

—Ce que je fais, tu vois ; ce que je deviens, tu vois !

André regardait Edouard avec un douloureux étonnement et frissonnait en le voyant changé comme il l'était.

—Edouard, est ce que tu as fait une maladie ?

—Non, je me suis toujours bien porté.

—A te voir, vraiment, on ne le dirait guère.

Les yeux d'André parcoururent rapidement l'atelier, et il vit aussitôt l'abandon dans lequel il était laissé.

—Edouard, reprit-il, tu ne travailles donc pas ?

—Pas pour le moment.

—Pourquoi ?

—J'attends.

—Tu attends quoi ?

—La mort ! répondit sourdement l'artiste.

—Que dis-tu, malheureux ? exclama André, la mort ! Mais tu es fou, fou, archi fou ! Mon Dieu, comme j'ai bien fait de venir aujourd'hui ! Edouard, que t'est-il donc arrivé ?

—Ce qui m'est arrivé, c'est le dégoût de la vie, le dégoût de moi-même, le dégoût de tout.

—Et c'est à moi que tu vas dire cela ?

—Tu m'interroges, je te réponds.

—Soit. Mais la cause de ce dégoût de tout, quelle est-elle ?

—Elle est dans le découragement le plus profond dans lequel soit jamais tombé un homme.

—Mais, Edouard, mon cher Edouard, répliqua André en proie à une violente émotion, pourquoi ce découragement ?

—Parce que je ne sais rien faire, parce que je suis un impuissant, parce que je ne suis rien, tu entends ? rien, rien !

—Quoi ! tu doutes de ton talent ?

—Je fais mieux que d'en douter, je n'y crois plus... Ah ! ah ! mon talent, continua-t-il avec un rire convulsif, parlons-en ! Quelle preuve en ai-je donnée ? Aucune.

—Mais... essaya de protester André.

—Puisque tu veux que je te parle, interrompit Edouard, laisse-moi dire. Aucune preuve, te dis-je, aucune ! Après d'énormes sacrifices faits pour moi, pour caresser ma marotte, après de laborieuses années d'études et de travail, à quoi suis-je arrivé ? A rien, au néant, au dégoût qui s'est emparé de tout mon être ; car il a bien fallu me rendre à l'évidence, reconnaître que je n'étais et ne pourrais être jamais qu'un fruit sec, c'est-à-dire un de ces imbéciles qui courent sans cesse après une ombre, s'imaginant qu'ils parviendront à la saisir.

Mon talent ! toi et ton excellentes mère y avez cru.

—Nous y croyons toujours, et plus que jamais !

—Non, non ! On ne doit pas croire à une chose qui n'existe pas, qui n'a jamais existé... Mais j'y ai cru moi-même, à mon talent, et je n'y crois plus. De même que vous vous trompiez, je me trompais. Vous et moi nous croyions qu'il y avait là, dans ma tête, quelque chose ; c'était faux, c'était faux ! Le cerveau est creux, et ce qu'il contient, c'est du vent ! Ce que je prenais pour de l'imagination n'était qu'un gonflement de vanité et d'orgueil, la sottise d'un présomptueux. Un souffle a éteint la bulle du savon ; un autre souffle, pas même un coup de vent, a passé et le ballon a crevé. Tiens, tout à l'heure je me regardais dans une glace, et j'ai souri de

pitie en voyant ma triste figure, qui me rappelait celle de ce grand fou d'Espagne, surnommé le Chevalier de la triste figure dont Cervantés a raconté les désopilantes aventures.

Et je me comparais à don Quichotte de la Manche. La comparaison ne laisse rien à désirer : comme don Quichotte, j'ai enfourché une Rossinante n'ayant que la peau et les os, fourbue des quatre jambes, prête à être jeté au charnier de l'équarrisseur ; comme don Quichotte, je me croyais fortement cuirassé pour la lutte, quand, au lieu du mémorable armet de Mambri, je n'avais pour parer les coups, qu'un vieux et mauvais plat à barbe ; comme don Quichotte, croyant entrer dans la mêlée pour confondre des géants, je me suis battu contre des ailes de moulin à vent ; comme don Quichotte, je me suis bercé dans les illusions et j'ai chevauché au pays des chimères ; comme il pronait Dulcinée, la grossière paysanne, pour une grande princesse, j'ai pris les excitations de l'ambition et de l'orgueil pour les nobles aspirations du génie ; enfin comme le chevalier de la triste figure, je ne suis qu'un pauvre fou !

—Oh ! Edouard, Edouard ! Mais tu ne parles pas sérieusement !

—Regarde-moi : est-ce que j'ai une figure à avoir des envies de rire ?

—Edouard, si c'est sérieux tout ce que tu dis, tu m'inspires une profonde pitié... Ah ! j'ai le cœur navré.

—Aussi, pourquoi es-tu venu ?

—Malheureux, mais tes folles idées ont donc desséché ton cœur ! La douleur t'a donc rendue égoïste à ce point que pour ne t'occuper que de toi, tu cesses de penser aux autres, comme si tu étais seule dans la vie ! Je suis venu parce que je t'aime, parce que ma mère, qui t'aime aussi, plus que tu ne le mérites, peut-être, était inquiète, affreusement tourmentée.

L'artiste baissa la tête ; mais se redressant aussitôt :

—Pourquoi ne m'abandonnez-vous pas à mon sort ? dit-il d'une voix sombre, pourquoi ne me laissez-vous pas dans l'oubli ?

André haussa les épaules et répondit :

—Parce que tu es et seras toujours mon ami, mon frère, parce que ma mère, que tu veuilles ou non, a pour toi l'affection, la tendresse d'une véritable mère.

Edouard prit sa tête dans ses mains, et la serrant fiévreusement :

—Ah ! s'écria-t-il avec une sorte de fureur, ce n'est pas assez que je souffre, moi, il faut que je fasse souffrir ceux que j'aime le plus au monde, que j'aime uniquement. André je suis un maudit !

—Tu es agri par les déceptions et, par suite, découragé sans raisons sérieuses, voilà tout.

—C'est là ce que tu trouves ? On voit bien que tu ne souffres pas, toi, que tu es heureux ?

—Tu te trompes, Edouard, et beaucoup.

—Que dis-tu ?

—Comme toi, je souffre, comme toi, je ne suis pas heureux.

Les yeux de l'artiste étincelèrent, et avec une expression de colère :

—Qu'as-tu ? exclama-t-il ; que t'a-t-on fait ?

Le désespéré retrouvait son énergie pour celui dont il s'était fait, aux jours de l'enfance, le protecteur et le défenseur.

—Calme-toi, lui dit André ; ce que j'ai, je te le dirai dans un autre moment. Tu le sais, tu t'en aperçois trop bien, les chemins de la vie ne sont pas couverts de fleurs ; il y a des déceptions, des amertumes, des douleurs pour chacun ; c'est ceci pour les uns, c'est cela pour les autres. Il faut se raidir contre les choses et ne pas se laisser abattre. La faiblesse, la trop grande faiblesse doit être laissée aux êtres timorés, qui ne savent pas se secouer, qui sont incapables de se dompter et de se ressaisir. Toute faiblesse disparaît chez un homme de volonté, qui a de la virilité au cœur. L'orage éclate, la tempête est déchaînée, il faut se redresser et tenir tête à la tourmente !

Edouard, en parlant ainsi pour moi, je parle également pour toi. Va, je vois bien ce qu'il y a en toi ; mais je suis venu je suis ici, et je ne te quitterai pas sans t'avoir re-

monté le moral. Tu es découragé, reprends courage ! La fatalité te poursuit, force-la à s'arrêter ! Au lieu de te courber sous le poids d'une douleur que tu peux guérir, redresse-toi ! Ressais ta volonté et, armé de cette force, de cette puissance donnée à l'homme, jette audacieusement un défi à la destinée ! Secoue-toi, Edouard, prends ta faiblesse en pitié et méprise-la, relève ton âme abattue, ordonne à tous les ressorts de ton être de se mouvoir et redeviens un homme !

L'artiste, le regard sombre, secoua désespérément la tête.

— Toute vigueur s'est éteinte en moi, je suis brisé, anéanti prononça-t-il d'une voix creuse.

— Edouard, de la volonté !

— Je n'en ai plus.

— Elle est endormie ; eh bien, réveille-la, appelle-la à ton secours et, dès demain, tu te remettras au travail.

— Je ne travaille plus ! répliqua Edouard d'un ton farouche. Mais je te l'ai dit, je n'ai rien dans la tête, je suis un impuisant, je ne sais rien faire, rien. Je n'ai plus qu'à attendre la mort.

— Ah ! c'en est trop, c'en est trop ! s'écria André avec véhémence et ne pouvant plus se contenir ; sais-tu bien, malheureux, que si ma mère, notre mère t'entendait parler ainsi, elle éprouverait la plus grande douleur de sa vie ? Ce serait une pointe acérée que tu lui enfoncerais en plein cœur ! Tu veux donc la faire mourir de chagrin, dis, cette mère qui t'a tant aimé et qui, aujourd'hui, — elle me le disait hier — t'aime plus encore qu'autrefois, car elle a deviné tes souffrances morales ? Voyons, est-ce que tu ne l'aimes plus, elle ? Et moi, est-ce que tu ne m'aimes plus ? Ah ! Edouard, avec ta fierté ridicule, insensée, prends garde de n'être qu'un affreux ingrat ! Avec moi, tu peux te faire tout pardonner ; mais il y a ma mère, et je ne veux pas, tu entends ? je ne veux pas que tu la fasses souffrir !

Le malheureux artiste, pantelant, restait tout étourdi et comme hébété. Mais, de nouveau, des larmes jaillissaient de ses yeux.

— Ah ! exclama André, je sais donc enfin comment on peut pénétrer jusqu'à ton cœur !

— Tu le brises, tu le broies !

— Hé, qu'importe ? puisque je le ranime !

Edouard laissa échapper une plainte sourde.

— Tu n'as plus qu'un vêtement qui menace de devenir bientôt un haillon, continua le sous-préfet, et tu souffres de la faim parce que dans ta fierté, qui n'est que la sottise d'un orgueil stupide, tu ne veux pas demander l'argent dont tu as besoin à ceux qui seraient si heureux de te donner !

— Je ne peux pas ! je vous ai déjà trop entraînés à de nombreuses dépenses, et cela en pure perte.

— Assez, Edouard, répliqua André avec une froide sévérité, il ne me plaît pas de te suivre sur ce terrain et d'entrer dans une discussion qui ne remédierait à rien. Ce qui importe avant tout, c'est que tu ne restes pas vingt-quatre heures de plus dans l'affreux état où tu es.

André tira un billet de banque de sa poche et le tendit à Edouard qui, brusquement, repoussa la main en disant d'un ton sec :

— Non, non !

— Puisque c'est pour toi une honte de demander, reprit le sous-préfet, je n'exige pas cela. Prends ce billet de mille francs, Edouard ; tu ne le demandes pas, je te le donne, ou si tu aimes mieux, je te le prête.

— Mais tu sais bien... commença l'artiste dont le visage s'était empourpré.

— Oui, interrompit André, je sais ce que tu voudrais dire, et je te ferme la bouche.

Puis d'un ton impérieux :

— Prends, dit-il, je le veux !

Et il glissa le billet entre les doigts de l'artiste, qui le garda, mais en éclatant en sanglots.

Sa fierté et son orgueil étaient momentanément vaincus.

— Dès demain, reprit André du même ton d'autorité, tu te remettras au travail.

— Je ne pourrai pas !

— Si tu veux, tu pourras. Quo ta fierté soit le stimulant de ta volonté, et le courage te reviendra. Ce n'est pas à ton âge que l'on peut désertier ; tant que l'on n'a pas tout fait et plus encore pour conjurer la mauvaise destinée, on continue la lutte.

— Je n'ai plus confiance.

— Fais rentrer la foi dans ton âme !

— André, j'essayerai ; tu le veux, tu l'ordonnes, je tenterai un dernier effort.

— Virilement ?

— Oui.

— C'est bien, Edouard, je suis content !

Il y eut un assez long silence pendant lequel l'artiste parut réfléchir profondément.

— André, reprit-il, et si une fois encore je n'arrive à rien et retombe dans cette sombre misère que tu viens de chasser d'ici ?

— C'est là une supposition qui n'est pas à faire.

— Pourtant, je dois prévoir...

— Travaille d'abord, et après nous verrons.

— Ah ! si le découragement et le dégoût me reprennent...

— Eh bien ?

— Cette fois, André, je ne sais pas ce que je ferai !

— Je le sais, moi : tu viendras pour quelque temps te réfugier sous l'aile maternelle, et quand deux cœurs qui t'aiment et te sont dévoués t'auront réchauffé, armé de nouveau pour la lutte, tu recommenceras !

— Mais, continua André, qui saisit la main de l'artiste et la pressa dans les siennes, nous n'en sommes pas là, Dieu merci, et quelque chose me dit que la fatalité, jusqu'à ce jour si dure pour toi, va enfin cesser de te poursuivre.

— André, je ne suis pas né heureux.

— Le bonheur vient à son heure.

— Il y en a pour qui il ne vient jamais, et je suis de ceux-là.

— As-tu la prétention de connaître l'avenir ?

— Ma naissance a été marqué en noir : mon père a succombé à la peine, ma mère est morte misérablement, et je me demande comment je finirai, moi.

— Edouard, ce qu'il te faut, en ce moment, ce n'est pas de t'affaisser dans les pensées du découragement, mais de te tremper dans le courage ! Courage donc, mon ami, courage et marche !

— Ah ! tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir quels obstacles se dressent devant moi et me font trébucher à chaque pas.

Des obstacles, dis-tu ?

— Ils sont nombreux.

— Saute par-dessus !

— C'est facile à dire.

— Mais qui donc n'a pas des difficultés à vaincre, des obstacles à briser ? Si la vie n'était qu'une belle route à parcourir, elle serait trop facile, et s'il n'y avait pas à lutter pour faire sa trouée à travers les difficultés et les obstacles dont elle est hérissée, où donc serait le mérite de ceux qui arrivent au but ?

— Oui, tu as raison, André, il faut lutter.

— Toujours, sans cesse. Celui qui n'arrive pas, vois-tu, est un incomplet, un mal équilibré ; il manque de souffle, c'est un malade.

— Comme moi.

— Non, certes ; tu n'es pas un déséquilibré, toi, tant s'en faut, et ce n'est pas le souffle qui te manque ; tu as la tête bonne, une poitrine solide et toutes les forces de la jeunesse sont en toi ; si tu es malade, ta maladie est de celles qu'on guérit. Jo te le répète, mon frère, réchauffe ton cœur, élève ton âme et après tu verras !

Maintenant, parlons d'autres choses. Il est dix heures et demie et je vais te quitter pour aller au ministère de l'Intérieur. J'ai à voir le ministre. Pendant ce temps, tu vas prendre une voiture et te faire conduire à la Belle Jardinière ou dans une autre maison où tu t'habilleras de pied en cape.

Cela fait, tu te rendras au Palais-Royal, galerie d'Orléans, où je me rendrai de mon côté. Le premier arrivé attendra l'autre. Inutile d'ajouter que nous déjeunerons ensemble et ne nous quitterons qu'à cinq heures quand je prendrai le train. Tu m'as bien compris ?

—Oui.

—Eh bien donc, à tout à l'heure.

André partit.

—Grand cœur ! murmura l'artiste resté seul ; posséder une affection comme celle de sa mère et la sienne, c'est une force ! S'il ne m'a pas rendu mes illusions et le courage, il m'a, du moins, donné un vigoureux coup de fouet... Ah ! il a bien fait de venir !

.....
André alla voir le ministre et remonta dans sa voiture qui le conduisit place du Théâtre-Français.

Dans la galerie d'Orléans, il trouva Edouard, qui venait d'arriver au rendez-vous. L'artiste, transformé, n'était plus reconnaissable.

—A la bonne heure, lui dit André, maintenant te voilà présentable.

—As-tu vu ton ministre ?

—Il n'est pas à Paris ; mais j'ai vu le directeur du personnel.

—Tu es satisfait de ta visite ?

—Oui, assez, répondit laconiquement André.

Et passant son bras sous celui d'Edouard :

—Allons déjeuner, dit-il brusquement.

Il faisait tout pour s'étourdir et cacher la souffrance de son cœur.

—Soit, fit Edouard, et je te préviens que j'ai grand'faim.

—Est-ce que tu n'as rien pris ce matin ?

—Rien, et hier...

—Eh bien ?

—Je n'ai pas dîné.

—Oh !

—Question d'économie. Où allons-nous ?

—Au grand Vefour.

—Mais il est cher, ce restaurant.

—Qu'est-ce que cela fait ?

—C'est que... je te mets en dépense.

—Il faut bien que j'emploie mon traitement à quelque chose ; je ne donne rien à ma mère, — elle ne veut pas. — Tu viens de dire : "Question d'économie ;" chez ma mère il y a eu de tout temps cette question. Je ne sais pas ce qu'elle possède, parce que je ne le lui demande point ; mais à voir le bien qu'elle fait autour d'elle, tout ce qu'elle donne, — et je suis loin de savoir tout, car elle se cache pour répandre ses bienfaits, — je crois pouvoir dire, comme nos bons paysans du Loiret, qu'elle a le grand bas de laine bien rempli.

Les deux amis déjeunèrent. Après, en se promenant, Edouard interrogea affectueusement André, qui lui avait dit ne pas être heureux. L'artiste aurait voulu connaître la cause du chagrin du sous-préfet ; mais celui-ci tenait encore à cacher son secret.

—Laissons cela, dit-il ; plus tard je te dirai ma peine. Ce matin, quand je te disais que chacun avait ses déceptions, ses amertumes, ses douleurs, et que j'ajoutais : "Il faut se raidir contre tout cela et ne pas se laisser abattre," je te conseillais ce que je me suis conseillé à moi-même. Que veux-tu, cher ami, il faut prendre la vie telle qu'elle est ; ce n'est pas nous qui l'avons faite et nous n'y pouvons rien changer.

—Voilà de la philosophie.

—Ah ! il en faut !

Edouard accompagna André jusqu'à la gare où ils se séparèrent.

—As-tu vu Edouard ?

Ce furent les premières paroles de Mme Clavière à l'arrivée de son fils.

—Oui, je l'ai vu, répondit André ; tes pressentiments ne te trompaient pas, il était plus malheureux, plus à plaindre que

tu ne pouvais te l'imaginer, je l'ai trouvé non seulement découragé, dégoûté de tout, mais dans la plus épouvantable détresse.

—Oh ! mon Dieu !

—Je lui ai parlé comme je le devais, inspiré par mon affection, par mon cœur.

—Oh ! oui, n'est-ce pas ?

—Du reste, je vais te rapporter, aussi exactement qu'il me sera possible, ce que j'ai vu, ce que je lui ai dit et ce qu'il m'a répondu.

Et André fit à sa mère le récit de son entretien avec Edouard, après avoir retracé le tableau navrant de la misère profonde dans laquelle le malheureux était tombé.

Mme Clavière écouta, les mains jointes, très pâle, toute frémissante et les yeux mouillés de larmes.

—Mes exhortations, mes supplications, ajouta André, ont été jusqu'à son âme ; j'ai eu le bonheur de relever son moral tombé dans un affaissement mortel et de lui faire reprendre courage ; mais j'ai bien peur, malheureusement, que cela ne soit que pour un temps très court : les déboires de toutes sortes et les écœurements l'ont écrasé, broyé ; en lui toute énergie s'est éteinte, la volonté n'a plus de force, les facultés sont affectées ; il est comme une machine usée dont tous les ressorts sont rongés par la rouille ; il n'est plus armé pour la lutte et à la première déception, au premier choc, il retombera dans l'inertie du découragement.

—Et pourtant, mon ami, il faut empêcher cela, il faut le sauver !

—Oui, certes ; pour le sauver chère mère, comme nous le comprenons tous deux, il faudrait bien peu de chose...

—Ah !

—Un rien, qui lui rendrait pour toujours la confiance en lui-même qu'il n'a plus la foi, qui a cessé de rayonner en son âme...

—Continue, André.

—Ce rien, chère mère, ce serait une petite joie inattendue, une m'ette de bonheur inespéré.

—Oui, oui, tu as raison ! s'écria la Dame en noir, dont le front parut irradié de la lumière du regard, oui, voilà ce qu'il faut à notre pauvre Edouard !

Après un silence, elle reprit :

—Mais à toi, mon brave et généreux enfant, que faut-il pour dissiper ce nuage de tristesse qui, depuis quelque temps obscurcit ton front pâli, pour te rendre cette bonne et franche gaieté qui est la meilleure partie de mon bonheur.

André, plus ému qu'il ne le voulait paraître, embrassa sa mère et lui dit, de sa voix câline d'autrefois.

—Sois tranquille maman, et surtout ne t'inquiète pas, ce nuage dont tu parles se dissipera de lui-même.

—A la bonne heure ? Ainsi, tu n'as pas une douleur que tu caches à ta mère ?

—Quelle douleur puis-je avoir quand tu es près de moi, que je te vois bien portante, toujours rayonnante de beauté, et que je suis sûr que ta tendresse ne me manquera jamais ?

—Cher enfant !

—Te voilà rassurée.

—Oui.

Elle l'était... un peu, mais pas complètement.

.....
Quelques jours après, Mlle Dubessy causait avec Mme Clavière. Naturellement la conversation tomba sur André et Mlle de Mégrigny, et des difficultés qu'ils rencontraient sur leur chemin. Claire lui dit :

—Votre fils est doué d'un bon caractère, c'est une grande et belle nature ! s'écria-t-elle avec une sorte d'enthousiasme. Ah ! je comprends cela, moi !

—Malheureusement, avec de pareils sentiments, si élevés qu'ils soient, et précisément parce qu'ils sont élevés, on s'éloigne de ceux qui vous aiment, qui peuvent vous venir en aide, et, drapé dans sa fierté, on se laisse écraser.

Ah ! s'il était véritablement mon fils et que je pusse faire

ce que fait une mère pour son enfant, enfin, si j'avais le droit d'exiger, j'aurais bien vite renversé pour lui tous les obstacles de la vie !

Vous êtes immensément riche, mademoiselle, mais j'ai aussi ou plutôt mon fils a aussi une grande fortune, car tout ce qui me vient de mon mari appartient à André. Mais l'argent, l'argent, qu'est-ce que c'est que l'argent ? Comme je jetterais à la mer un million, deux millions, s'il le fallait, pour rendre à Edouard la confiance, la foi qui s'est éteinte en lui !

Mlle Dubessy regardait maintenant la Dame en noir avec stupéfaction.

— Quoi ! madame, fit elle, vous êtes riche, très riche !

— Oui, mais je ne connais pas le chiffre de la fortune que mon fils aura un jour quand, ayant subi les dernières épreuves de la première jeunesse, il en pourra faire un noble usage. Grâce aux soins d'un vieil ami, qui s'occupe des intérêts de mon fils et des miens, les millions se sont accumulés, il y en a quinze, vingt, peut-être davantage.

— Et M. André Clavière sait qu'il a une aussi grande fortune ?

— Non, il l'ignore.

— Ah ! madame, madame ! prononça Claire avec un accent de tristesse profonde.

— Eh bien, mon enfant, qu'avez-vous ?

— Je vais vous le dire, car je suis franche aussi, moi, madame ; sans le vouloir, sans vous en douter même, vous faites souffrir votre fils.

— Quo dites-vous ? exclama Mme Clavière en pâlisant.

— Je dis, madame, que M. André souffre et qu'une autre personne qui m'est chère, mon amie Henriette de Mégrigny, souffre également. André et Henriette s'aiment, madame.

— Peut être, en effet, commencent ils à s'aimer, mais il n'y a pas encore l'amour.

— Madame, l'amour profond, l'amour qui donne toutes les joies ou des souffrances cruelles est dans le cœur de l'un et de l'autre.

— Ah ! vous ont-ils donc fait leurs confidences ?

— Henriette ne m'a pas caché qu'elle aimait M. André de toute son âme ; quant à lui, il se tait... En me parlant de son amour pour André, Henriette, en même temps, me confiait son chagrin.

— Son chagrin ?

— Qui est tout entier dans le silence que garde M. André, dans sa trop grande réserve.

— Mais...

— Pourquoi M. André ne dit-il pas à Henriette qu'il l'aime ? Je vais vous l'apprendre, madame. Votre fils ne parle pas parce qu'il sait que Mlle de Mégrigny est riche et qu'il se croit pauvre. Ah ! M. André Clavière a aussi du caractère et de nobles sentiments.

La Dame en noir eut un ineffable sourire.

— Mademoiselle Claire, dit-elle, vous m'ouvrez les yeux et je vous en remercie, je ne laisserai pas souffrir longtemps votre amie Henriette et mon fils, nous donnerons un heureux dénouement à ce petit roman d'amour.

— Oh ! madame, comme vous êtes bonne !

— J'aime mon fils, répondit Mme Clavière avec émotion, et depuis longtemps, très longtemps, Henriette, ma filleule, est déjà un peu ma fille. Mais c'est d'Edouard, de votre cousin que je dois d'abord m'occuper, après, rassurée de ce côté, je pourrai mieux penser aux autres.

— Eh bien, voyons, qu'est-ce que nous allons faire ? dit la jeune fille en reprenant sa place à côté de la Dame en noir.

XV

UN SOURIRE DU CIEL

Madame Clavière resta quelques instants silencieuse, promenant ses regards autour d'elle, comme si elle eût fait l'inventaire du salon, puis répondit :

— Mademoiselle Claire, vous avez à Grisolles, m'a-t-on dit, de véritables richesses comme peintures décoratives ; des fresques, des panneaux qui sont autant de merveilles on m'a parlé d'un plafond de salle à manger et d'un autre de salon qui seraient des chefs-d'œuvre uniques dans le monde.

Le châtelain, qui, après avoir fait restaurer Grisolles complètement, a encore dépensé de grosses sommes pour sa décoration intérieure, est le marquis de Liyouac, un Breton, qui a habité le château pendant plus de soixante ans.

Le marquis, puissamment riche, et n'ayant pas d'héritier direct, ne regardait pas à la dépense pour satisfaire ses fantaisies, grand amateur des choses d'art, il était constamment entouré d'artistes qu'il faisait vivre et que souvent même il enrichissait.

Après lui, le château a passé successivement en plusieurs mains et l'on n'a pas toujours eu pour ces peintures dont nous parlons, tout le respect qui leur était dû, de sorte que, laissées dans un état d'abandon désolant, presque toutes sont plus ou moins dégradées. Les deux plafonds, entre autres, sont abominablement abîmés, et cela parce qu'une main d'artiste inhabile y a touché, soi-disant pour leur rendre leur éclat primitif, il aurait mieux fait de les laisser tels qu'ils étaient.

— C'est ce que l'on m'a dit.

— Ce travail déplorable a été commandé par la personne qui possédait Grisolles avant que mon père achetât le domaine à ses héritiers, quelque temps après la mort de mon grand-oncle Teissier.

M. Lambert, c'est le nom du précédent propriétaire, — avait la prétention d'être grand connaisseur en matière d'art, ce qu'il n'a pas prouvé toujours. Cependant, il y a cette justice à lui rendre, que tous les tableaux qu'il a achetés ou fait acheter, afin de former une galerie, sont des œuvres remarquables, signées, d'ailleurs, de noms connus.

— Et, aujourd'hui, cette belle galerie de tableaux vous appartient ?

— Mon Dieu, oui ; en se rendant acquéreur du château, mon père a aussi acheté toutes les œuvres qui s'y trouvaient, et, certainement, bien au-dessous de leur valeur. Mais il en est des tableaux comme des peintures décoratives, beaucoup de toiles sont en mauvais état, couvertes de gerçures, éraillées, déchirées, trouées ; par endroits même, la couleur a disparu.

— Est-ce que vous n'avez pas encore songé à une restauration de toutes ces belles choses ?

— Si, mais...

— Dites.

— J'ai toujours craint qu'on ne leur fit plus de mal que de bien.

— Peut être avez-vous eu raison, mademoiselle, mais vous trouverez facilement un artiste consciencieux et de talent à qui vous pourrez confier en toute assurance ce travail aussi important que délicat.

— Edouard Lebel, mon cousin ?

— Eh bien, oui, mademoiselle Claire, Edouard Lebel, qui a le respect des grands maîtres, qui les a sérieusement étudiés, qui s'est inspiré de leur sentiment et qui, en Italie, surtout a découvert le secret de l'emploi des couleurs.

Voilà le travail qu'il faut lui donner à faire ; voilà comment nous allons pouvoir raffermir son âme que la misère a jeté dans le découragement, réchauffer son cœur, lui faire retrouver la foi ; enfin voilà le moyen de le sauver !

— Je n'hésite pas, madame, mais comment faire ? D'après tout ce que vous m'avez dit de lui, du moment qu'il saura que je suis sa cousine, il refusera de venir.

— Il ne le saura pas, il ne doit pas le savoir. Il viendra ici comme vous étant tout à fait étranger, parce que l'on vous a parlé de lui et de son tableau *la Femme et le Fils du Franc-tireur*, et qu'il vous a plu de le choisir pour la restauration de vos peintures.

— La moitié de ma fortune est à lui et je la lui donnerai.

— Je la refuserai dit Mme Clavière.

—Mais enfin, pourquoi ?

—Parce qu'il ne voudrait rien qui vient de M. Tessier, qui a été si impitoyable, si cruel pour sa mère.

—Ah ! c'est vrai.

Vous le traiterez comme un étranger et en même temps avec tous les égards que l'on doit à un artiste de talent. Du reste, ma chère enfant, je m'en rapporte entièrement à vous sur ce point délicat ; vous êtes une âme vaillante, et vous saurez être à la hauteur de votre rôle. Ah ! gardez vous bien de lui laisser rien deviner, rien soupçonner, car, alors, je ne sais pas ce qui adviendrait !

Mais pour qu'il arrivât à connaître la vérité, il faudrait qu'il apprit que mademoiselle Claire Dubessy est la fille de Antoinette Rondac, la petite nièce de Robert Teissier. Vous n'avez donc à veiller à ce que les noms de Teissier et de Rondac ne soient jamais prononcés devant lui.

—Cela me sera facile : on ne parle jamais ici de mes grands-parents que personne n'a connus ; et si l'on rappelle le souvenir de mon père et de ma mère, on dit toujours M. Dubessy, Mme Dubessy.

—Il peut y avoir un danger du côté de votre tuteur.

—Non, il sera prévenu.

—Allons, tout ira bien.

—Je l'espère. Mais il faudra le payer ?

—Certainement, comme tout homme que l'on emploie à un travail quelconque.

Cela me sera bien pénible. donner de l'argent à lui, mon cousin !

—Il le faut bien, puisqu'il sera appelé au château pour des travaux à rétribuer. Mais c'est là, dans cet argent qu'il recevra, qu'il aura gagné, qu'est le résultat que nous voulons obtenir : lui rendre le courage et la confiance en lui-même.

—Oui, je comprends très bien. Maintenant que vais-je avoir à faire ?

—Vous n'avez plus qu'à attendre notre jeune artiste.

—Alors, c'est vous qui vous chargez...

—Oui, de tout. Pas moi-même, vous le comprenez, mais un ami que j'ai fait agir. Peut-être une petite lettre de vous sera-t-elle nécessaire ; dans ce cas je vous la demanderai en vous disant ce que vous aurez à écrire.

—Est-ce que vous ne reviendrez pas à Grisolles ?

—Si, certainement ; mais plus tard, quand nous aurons complètement réussi. En attendant, nous nous écrirons ; il faudra que vous me teniez au courant de ce qui se passera ici.

—Oh ! oui, je vous écrirai... souvent.

La dame en noir se leva.

—Est-ce que vous me quittez déjà ? demanda Claire.

—Oui, je pense prendre le premier train.

—N'allez vous donc pas me faire... l'amitié de déjeuner avec moi ?

—Oh ! j'accepterais avec le plus vif plaisir, mais ce serait une imprudence, il ne faut pas que ma visite puisse donner lieu à des commentaires.

Mlle Dubessy laissa échapper un soupir.

—Ainsi, vous retournez immédiatement à Pithiviers ? dit-elle.

—Non, je n'y serai que demain, je vais me rendre directement à Paris, vous savez pourquoi.

—Alors, c'est tout de suite ?

—Perdre du temps est inutile, et cela pourrait être dangereux. Il est plus que probable qu'avant de venir s'installer à Grisolles pour travailler, Edouard vous aura fait une première visite afin d'examiner ce qu'il aura à faire. Vous pouvez donc vous attendre à le voir arriver d'ici à quelques jours. Si on a besoin de la lettre dont je vous ai parlé, je vous la demanderai par une lettre que je vous écrirai demain matin et que vous détruirez ou placerez en lieu sûr.

—Soyez tranquille.

—Maintenant, chère enfant, embrassons-nous, et à bientôt.

Un instant après, ayant eu soin de baisser son voile, la Dame en noir sortait du château.

Rostée seule, Mlle Dubessy ne s'était pas remise à son piano. Assise sur la causeuse, la tête inclinée, les yeux à demi fermés, elle songeait.

* * *

Edouard Lebel n'avait pas voulu manquer à la promesse qu'il avait faite à André. Il avait acheté deux toiles sur châssis, ce qui indiquait sa bonne volonté de travailler, avait placé l'une sur le chevalet, remis des couleurs sur une palette neuve et repris ses brosses. Enfin, il peignait. Quoi ?

La fenêtre d'en face avec ses volubilis, ses pois de senteur, ses gobéas blancs et bleus et, au milieu de cet encadrement fleuri, les deux jeunes filles blondes qu'il voyait apparaître de temps à autre, mais qui ne se doutaient guère qu'elles servaient de modèles à l'artiste.

Il travaillait mollement, sans plaisir, le pauvre garçon, et cependant ce qu'il faisait était bien, très bien même. Mais il lui semblait que c'en était fini de son inspiration, que ce qui lui manquait maintenant, lui manquerait toujours, car il ne les retrouverait plus, c'étaient ses illusions d'une part, de l'autre la flamme de l'âme.

On frappa à la porte de l'atelier.

Edouard tressaillit, puis, nonchalamment, se leva et alla ouvrir, sa main gauche tenant la palette et le pinceau dont il se servait.

Il se trouva en face d'un homme grave, à la figure sympathique qu'il reconnut. C'était M. Duchemin, un vieux marchand de tableaux, qu'il avait rencontré une fois, chez un artiste, pauvre comme lui, mais avec qui il n'était pas entré en relations.

—Bonjour, monsieur Lebel, dit le vieillard ; vous allez bien, tant mieux, vous travaillez, tant mieux encore pour l'art qui a toujours à y gagner.

Edouard ébaucha un sourire amer.

Le vieillard s'était avancé et placé devant le chalet.

—Hé, hé, fit-il, c'est joli, cela, c'est joli, de la grâce, de la fraîcheur, c'est jeune, c'est coquet, mais, oui, c'est bien, c'est charmant. Ces fleurs qui sortent des feuillages et ces ravissantes têtes blondes...

—Tout cela, monsieur, n'est encore qu'à l'état d'ébauche.

—Sans doute ; mais, déjà, on peut juger l'œuvre.

Le marchand s'assit sans façon sur un escabeau.

—Mais, monsieur, fit Edouard, voici une chaise.

—Laissez donc, je me trouve très bien ainsi. Vous vous demandez, sans doute, quel est le but de ma visite ?

—En effet, monsieur, mais je sais d'avance que vous ne venez pas m'acheter ou me commander un tableau.

—Mon jeune ami, vous pourriez vous tromper. Je ne viens pas vous trouver pour cela, c'est vrai, mais pour une autre chose qui, je l'espère, ne vous fera pas déplaisir.

—Ah ! Et de quoi s'agit-il ?

—Un tableau que vous aviez au dernier salon et qui a été vendu...

—Oui ; mais à quel prix ?

—Oh ! beaucoup au-dessous de sa valeur. Je sais ce qui s'est passé. Je n'ai pas à dire de mal d'un confrère, mais en cette circonstance M. Tarade n'a pas agi comme il le devait ; il n'a pas su prendre vos intérêts. Néanmoins ce tableau est appelé, peut-être, à vous porter bonheur.

—Rien ne me porte bonheur, à moi, répondit l'artiste avec amertume.

—Nous verrons cela, écoutez donc : votre tableau est maintenant en Angleterre chez un lord, qui est très heureux de le posséder, mais avant de traverser la Manche, il a été vu et examiné par M. Biacchi, un Italien, qui l'a trouvé admirable et a regretté de ne pas l'avoir acheté pour sa galerie.

Je dois vous dire que M. Biacchi a une grande fortune, qui lui permet d'encourager les arts, et que cet ami des artistes, cet amateur, se connaît en peintures mieux que pas un. Nous sommes en relations depuis une dizaine d'années et il est de-

venu mon ami. Or, c'est lui qui m'a chargé de venir vous trouver et de vous faire une proposition que vous accepterez, je l'espère.

Voici la chose :

M. Biacchi a parlé de vous ou plutôt de votre tableau, dans une réunion de personnes parmi lesquelles se trouvait une demoiselle Dubessy plusieurs fois millionnaire, et qui possède dans le département de la Vienne, près Poitiers, un splendide château, quasi-historique.

Outre une très riche galerie de tableaux dus à des maîtres des écoles françaises, italienne, espagnole, hollandaise, il existe dans ce château, le château de Grisolles, des peintures décoratives, fresques, panneaux, qui sont à eux seuls une richesse inappréciable. Dans tout cela, il y a des choses bien conservées, d'autres qui sont en assez piteux état, paraît-il, et qui réclament une restauration.

Par suite de ce qu'on lui a dit de M. Edouard Lebel, c'est à lui que Mlle Dubessy désire confier ces travaux aussi importants que délicats à exécuter.

—A moi, à moi ?

—Oui, à vous, mon jeune ami.

—Quoi, c'est moi qu'on vient chercher quand il y a tant d'artistes de grand talent, connus !

—Assurément, Mlle Dubessy veut avoir un artiste de talent, et vous en avez.

—Oh !

—Ne soyez pas trop modeste, vous avez du talent, plus encore que vous ne le croyez, et quand M. Biacchi m'a demandé si vous étiez bien l'artiste qu'il fallait aux magnifiques peintures du château de Grisolles, je n'ai pas hésité à répondre : oui. Tous dites qu'on aurait pu choisir un artiste en renom, mais voilà précisément ce que Mlle Dubessy ne veut pas, et si c'est de vous qu'elle a fait choix, c'est qu'elle désire que le travail en question soit exécuté par un jeune peintre n'ayant pas encore acquis la renommée. Que voulez-vous, monsieur Lebel ? elle a ses idées, cette demoiselle.

—Je comprends, un pauvre diable à faire travailler presque pour rien ; c'est un genre d'exploitation qui en vaut un autre.

—Vous avez tort de parler ainsi, mon jeune ami, répliqua le vieillard en secouant la tête, car vous vous trompez du tout au tout.

Il tira de sa poche une lettre qui était dans son enveloppe et la tendit au jeune homme, en lui disant :

—Tenez, voici une lettre de Mlle Dubessy, lisez :

L'enveloppe portait cette suscription :

*Monsieur Biacchi,
47, boulevard Magenta,
Paris.*

Edouard ouvrit la lettre et lut :

Monsieur,

« Je ne veux plus attendre pour faire remettre en meilleur état les belles peintures de Grisolles que vous avez vues et admirées et qui, depuis trop longtemps, souffrent des outrages du temps.

« M'en rapportant entièrement à ce que vous m'avez dit de M. Edouard Lebel et de son talent, c'est décidément à ce jeune artiste, bien qu'il ne soit pas encore connu et même un peu à cause de cela, que je désire confier ce travail de restauration qui devient de plus en plus urgent.

« Je n'ai qu'une crainte, c'est que M. Lebel ne trouve Grisolles trop loin de Paris et n'accepte pas.

« Je ne sais pas bien quels honoraires on peut offrir à un artiste pour ces travaux qui demandent tant de patience et de soins ; cependant je crois que la table, le logement et mille francs par mois peuvent être acceptés. Ceci pour la main-d'œuvre seulement, attendu que je me réserve de récompenser ensuite le talent de l'artiste.

« Enfin je compte sur vous et j'espère que vous réussirez auprès de M. Edouard Lebel. Vous pouvez lui dire qu'il sera à Grisolles comme un ami et y jouira de la plus grande liberté.

« Il va sans dire que s'il a besoin d'un ou de plusieurs aides, il pourra les amener avec lui. Ils seront nourris et logés au château et recevront les appointements que M. Lebel fixera lui-même.

« Veuillez agréer, etc. »

La lettre était signée C. Dubessy.

—Eh bien, mon jeune ami, qu'est-ce que vous dites ? demanda M. Duchemin.

—Je ne sais pas, je suis tellement surpris...

—Enfin vous avez lu, bien lu ?

—Oui.

—Mille francs par mois, la table et le logement, plus la récompense, les travaux terminés ; et elle sera belle cette récompense, car d'après ce que m'a dit mon ami Biacchi, cette demoiselle est grande et généreuse comme une princesse.

—C'est trop beau, c'est trop beau ! murmura Edouard.

—Allons donc ! Voilà encore que vous parlez à tort ; décidément, monsieur Lebel, on n'a pas le droit d'être aussi modeste que vous l'êtes, vous doutez trop de votre mérite. Enfin, acceptez-vous ?

—J'hésite, j'ai peur...

—Et de quoi avez-vous peur ?

—De ne pas pouvoir faire ce qu'on attend de moi.

—Mais je vous dis, moi, le vieux père Duchemin, que vous vous en tirerez à merveille. Mon garçon, une belle occasion de sortir de votre existence difficile s'offre à vous, ne la laissez pas échapper ; peut-être ne retrouveriez-vous jamais la pareille. Non seulement vous pouvez gagner une forte somme, ce qui est à considérer ; mais ce travail vous sera agréable, à vous, qui aimez les grands maîtres et les avez sérieusement et consciencieusement étudiés à Paris et en Italie dans les musées. Mais c'est dans un autre musée, un musée inconnu que vous allez vous trouver. Est-ce que cela ne vous dit rien ?

—Cela, monsieur, fait battre mon cœur avec violence et vibrer toutes les cordes de mon âme !

Edouard se réveillait, il s'enflammait.

—A la bonne heure ! s'écria M. Duchemin, vos yeux brillent, votre front s'éclaire ; allez, je m'y connais, vous êtes un artiste inspiré ! Marchez, marchez donc, et que plus rien ne vous arrête !

Edouard s'était levé ; déjà il n'était plus le même homme.

La tête haute, le regard illuminé, il regardait le ciel qui lui envoyait enfin un de ses sourires. Maintenant l'enthousiasme rayonnait sur son visage tout à l'heure si sombre.

—Oui se disait le vieillard, qui avait vu s'opérer la métamorphose, oui, c'est vrai, il y a dans ce jeune homme un grand artiste !

Il se leva à son tour, et mettant la main sur l'épaule d'Edouard :

—Ainsi, c'est entendu, dit-il, vous irez à Grisolles ?

—Oui. Mais avant tout, il faut que je voie ce qu'il y a à faire.

—C'est juste, il est nécessaire que vous sachiez... Et quand irez-vous... voir ?

—Je partirai demain.

—Bravo !

M. Duchemin saisit la main de l'artiste et la serra dans les siennes.

—A propos, mon jeune ami, reprit le vieillard, n'avez-vous pas ici un tableau que vous appelez la *Prière des Enfants* ?

Le front d'Edouard se rembrunit.

—Ah ! oui, répondit-il, un tableau que le jury de l'exposition a refusé

—Heu ! ces messieurs-là se trompent quelquefois.

—Ils ne devraient jamais se tromper, murmura le jeune homme.

—Voulez-vous me faire voir cette *Prière des Enfants* ?

—Si cela vous est agréable, monsieur Duchemin, je ne demande pas mieux.

Edouard tira le tableau du coin où il l'avait pour ainsi dire caché, et le plaça devant le vieillard.

Celui-ci, grave, silencieux, resta quelques instants en contemplation devant l'œuvre.

Edouard, anxieux, palpitant, attendait le jugement de M. Duchemin qu'il savait l'expert le plus autorisé de Paris en matière d'œuvre d'art.

— Le vieillard se retourna vers l'artiste, et la main tendue vers le tableau :

Voilà, prononça-t-il, voilà ce qu'ils ont refusé, les aveugles, car je ne peux pas dire les ânes !...

— Mais ce n'est donc pas une affreuse croûte ? s'écria Edouard.

— Monsieur Lebel, répondit le marchand, la *Prière des Enfants* est une œuvre, une belle œuvre, et si elle était de tel ou tel que je pourrais nommer, elle ne serait pas marchandée à trente mille francs, mais son heure viendra, car un jour, vous aussi, vous serez connu.

Ci qu'éprouvait Edouard à ce moment ne saurait se décrire.

Il se jeta au cou du vieillard et éclata en sanglots en l'embrassant.

— Mon jeune ami, reprit M. Duchemin, si vous le voulez, je ferai prendre ce soir votre tableau ; je ne sais pas ce que je pourrai le vendre, mais je suis prêt à vous avancer immédiatement quatre mille francs sur la *Prière des enfants*.

Je vous remercie monsieur, répondit Edouard d'une voix vibrante d'émotion, oh ! oui, je vous remercie bien ; mais je n'ai pas besoin d'argent, puisque je vais en gagner. Et puis, maintenant que je sais que ma *Prière des enfants* n'est pas sans valeur, je ne veux plus la vendre, je la donnerai.

— Ah ! Et à qui voulez-vous faire ce magnifique cadeau ?

— A la maison hospitalière où, pauvre petit orphelin, j'ai été élevé, à la Maison maternelle de Boulogne.

Le vieillard s'inclina devant l'artiste avec une sorte de respect.

FIN DE LA ONZIÈME SÉRIE.

La 12^e série a pour titre :

DOULEURS D'AMOUR

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges, les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A POIRIER, BESSETTE & CIE,

Fermiers de la circulation,

516 RUE CRAIG, Montreal.

LE CHEMIN DES LARMES

Le Plus Beau Roman de Nos Jours.

Tel est le titre d'un ouvrage à la fois agréable et intéressant, captivant avec force l'attention du lecteur par les péripéties qui s'y déroulent et charmant son intelligence par un style à la fois simple, clair et châtié.

Les personnages qui prennent part à l'action sont de véritables caractères, de vrais types de l'espèce qu'ils représentent.

L'auteur raconte avec chaleur le martyre d'une femme, épouse et mère exemplaire, modèle d'abnégation et de vertu, jetée, après avoir connu des jours heureux, sur le pavé par l'inconduite d'un époux perverti qui la délaisse, et persécutée par un monstre d'hypocrisie, riche banquier, artisan inique de ses malheurs.

Le CHEMIN DES LARMES est un roman très émouvant, auquel plusieurs belles gravures donnent un intérêt encore plus grand.

On peut se le procurer chez tous les libraires. Une remise libérale sera faite pour l'achat à la douzaine. On en recevra un exemplaire franco, en envoyant 25 cts. à Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, Montréal.

OCCASION I

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.

LIVRES DE NOTES

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverts toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés franco par la poste aux prix ci-dessus marqués.



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
condrie, Mélancolie, Inébrété,
Insomnie, Etourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres
nerveux, calmant toute irritation et aug-
mentant l'effusion et la force du fluide ner-
veux. Il est parfaitement inoffensif et ne
laisse aucun effet désagréable.

GRATIS—Un Livre Important sur les Maladies
Nerveuses sera envoyé gratuitement à
toute adresse, et les malades pauvres
peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le R^{vr}. Pasteur Koenig,
de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuelle-
ment préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Botteille; 6 pour \$5.
A Montréal, par E. Leonard, 113 rue St-Laurent.

Grande Sensation !

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. — seulement — 15 c.

17 c. — par la poste — 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuillet du
jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant
260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage
est limité.

POUIER, BESSETTE & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

AVIS SPECIAL

ANNETTE VALSE Grande réduction de prix.
Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 CTS.

Poirier, Bessette & Cie, 516 Rue Craig.

- Liste des numéros parus dans la
Bibliothèque a Cinq Cents
- Le Banquier des Pirates, 1ro série.
 - L'Archipel en feu, 2o série.
 - Tancrède de Rohan.
 - Le Petit Vieux des Batignoles.
 - La Rose Blanche, 1ro série.
 - Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2o série
 - Le Pêcheur de Porles, 1ro série
 - Les Frères de la Cote, 2o série
 - Les Voleurs de Chevoux, 1ro série
 - La Chasse aux brigands, 2o série
 - Le Peau Rouge, 3o série
 - Le Crime de Pierrosto, 1ro série
 - La Révélation, 2o série
 - Colomba 1ro série
 - La Vengeance Corse, 2o série
 - Le Fou Yegof, 1ro série
 - L'Invasion, 2o série
 - Le combat de Falkenstein, 3o série
 - L'Honnête Criminel
 - Le bureau de Poste de St Martin-les-Monts, 1ro série
 - Bon sang ne peut mentir, 2o série
 - Valérie 3o série
 - L'Héritage Fatal, 1ro série
 - Le Jottatore, 2o série
 - La Jeune Indienne, 1ro série
 - Partie pour le Canada, 2mo série
 - Les Chevaliers de l'As de Pique, 1ro série
 - La Fille de Margard, 2o série
 - Le Diamant Caché, 1o série
 - Camille, 2e série
 - Le Testament du Commandeur, 3e série
 - Une Famille Corse
 - La mort de Pierre Duvernay, 1ro série
 - La Folle, 2o série
 - Le Sacrifice de Germaine, 3o série
 - La Vengeance, 4e série
 - La Justice de Dieu, 5o série
 - Ginèvre
 - La Chasse à l'Héritage, 1ro série
 - Le bal Masqué, 2o série
 - Les Deux Sœurs, 3o série
 - Le Revenant, 1ro série
 - Tom Sandons, 2o série
 - L'Œil de Vichnou, 3o série
 - L'homme à l'oreille cassée, 1ro série
 - Le colonel Fougas, 2o série
 - Veu de Haine, 1ro série, Le Chat du bord 2e " La Brule-Gueule 3o " Philopen le Poulpican 4o " Chouans et Républicains 5o " A coups de fusil 6e " L'Enlèvement de Jean 7o " Kernoo 8e " A la Balonnette 9e " Le secret de Philopen 10e " Crochetout
 - Le dernier des Trémolin
 - Le mangeur de Poudre
 - L'Assassinat de Versailles
 - Le crime de la rue St Laurent 1re partie, Le Meurtre 2e " La chasse à l'homme 3o " L'Expiation
 - La mort d'un Forçat, 1re partie, L'Évasion du Baigne 2e " Forçats et Gendarmes 3e " La mort de Rouget
 - Le condamné à Mort, 1ro partie, Le Mort Ressuscité 2o " L'Echafaud
 - Les Ecumeurs de Rivières 1ro partie, Les débris du Bateau 2e " A la recherche de son Père et fils 3e " [Pér
 - Vingt ans à la Bastille
 - L'Assassiné Vivant, 1re partie, Le Crime 2e " Disparu 3e " Le Détective et 1re partie de Floréal
 - Floréal, 1re partie 2o partie, Dans les Mines 3e " La famille Charlot
 - Sans Cœur 1re série
 - La Voix Maudite, 2me série
 - Le Fou, 3ème série
 - Le Mariage du l'Echafaud, 1re série
 - L'assassin de sa Femme, 2o série
 - Le Mari empoisonné, 3o série
 - Une misérable III, 4e série
 - Les Jeunes Filles de Paris, 1ro série
 - Les Mauvaises Langues, 2e série
 - Le Secret d'une Mortie 3o série
 - Le Cœur et l'Honneur, 1ro série
 - Ivresse du Cœur, 2o série
 - Désespoir et Suicide, 3e série
 - Les Mariages d'Intérêt 1re série, Un Mariage d'Inclination 2e série, Un Duel au Mariage 3o série, Les Mariages d'Amour 4e série, Un Mariage Heureux
 - Les Deux Rivaux, 1re série
 - Deux Epreuves, 2o série
 - Le Mariage Rompu, 3me série
 - La belle suicidée, 4ème série
 - Lo Pardon 1ro série, Les Flançailles 2e série, Le Devoir et l'Honneur 3o série, Les Tempêtes du Cœur 4o série, Un Double Mariage
 - Graziella, 1ro série
 - Uno Tombo, 2o série
 - Le Fou par Amour
 - Les Brigands, 1ro série
 - Une nuit d'angoisse, 2o série
 - La Maison du Franc, 3o série
 - Le Beau-François, 4o série
 - Le Loup dans la Bergerie, 5o série
 - La Revanche de Vassour, 6o série
 - Le Vol et L'amour, 1o série
 - L'Epreuve, 2o série
 - Le Malfaitour, 3o série
 - Je vous tuera, 4mo série
 - Vendu par son Père, 1o série
 - Les angouisses d'un Père, 2o série
 - Le bon Angelo, 3o série
 - Le Coupable, 4o série
 - Une Révélation Pénille, 5o série
 - Un coup de théâtre, 6o série
 - Les chevaliers du couteau, 1ro sé
 - La lotto enchanteé, 2o série
 - Un Drama dans un puits, 3o série
 - Amour! Amour! 4o série
 - Les Guex, 5o série
 - La Fille de la Victime! Ce série
 - La Sentence, 7o série
 - Une Légende Indienne, 1ro
 - Le Sorcier, 2o série
 - La Vengeance d'une Femme, Deux Haines, 4o série
 - Les Deux Orphelins, 1ro série
 - Les Ravissours, 2o série
 - Enlèvement et Duel, 3o série
 - La Frochard, 4e série
 - La Petite Aveugle, 5o série
 - Le Mariage Forcé, 6o série
 - Le Calvaire d'une Orpheline, 7o série
 - L'Histoire de Marinette, 8o série
 - La Prison des Financés, 9e série
 - L'Egoïsme du Cœur, 10e série
 - Une Famille qui tue, 11e série
 - L'Aveu, 12o série
 - La Fin d'une Infortune, 13o série
 - Fin d'une Misérable, 14e série
 - Amour et Bonheur, 15e série
 - Jean Loup 16e série, Jean Loup 17o série, Légende de l'homme sau- 18e série, L'Amour d'un Sauvage 19e série, L'Enfant du Malheur 20e série, Deux Larmes 21e série, L'Oiseau Noir 22e série, Colombes et Vautours 23e série, Le Commencement de la 24e série, Le Dossier d'un Bandit 25e série, Un Bouquet Fait Parier 26e série, Le Réveil de Jeanne 27e série, Le Rendez-Vous 28e série, La Mémoire du Cœur 29e série, Russ contre Russ 30e série, Le Triomphe de la Ca- 31e série, L'Argent n'est Rien 32e série, Les Yeux d'une Femme 33e série, Le Mort Vivant 34e série, Vengeance de Femme 35e série, Le Vrai Châtiment 36e série, La Belle Dyornh
 - La Dame en Noir 1o série, La Dame en Noir 2e série, La Provocation 3o série, Une Page d'Amour 4e série, L'Enlèvement de l'Enfant 5e série, L'Enfant Retrouvé 6e série, Amit et Rivaux 7o série, Le Réveil d'une Volonte 8e série, Prologue d'une Sombre 9e série, Bonheur Perdu 10e série, La Revanche de Blanche 11e série, Soldats et Bandits

DEPOT CENTRAL
DE JOURNAUX
CENTRAL
NEWS PAPER DEPOT
139 St-Aguillon Quebec
ST-GEOFFRE MARIES